

Une histoire partagée

Deux familles

Anna Nahabédian et André Kouyoumdjian

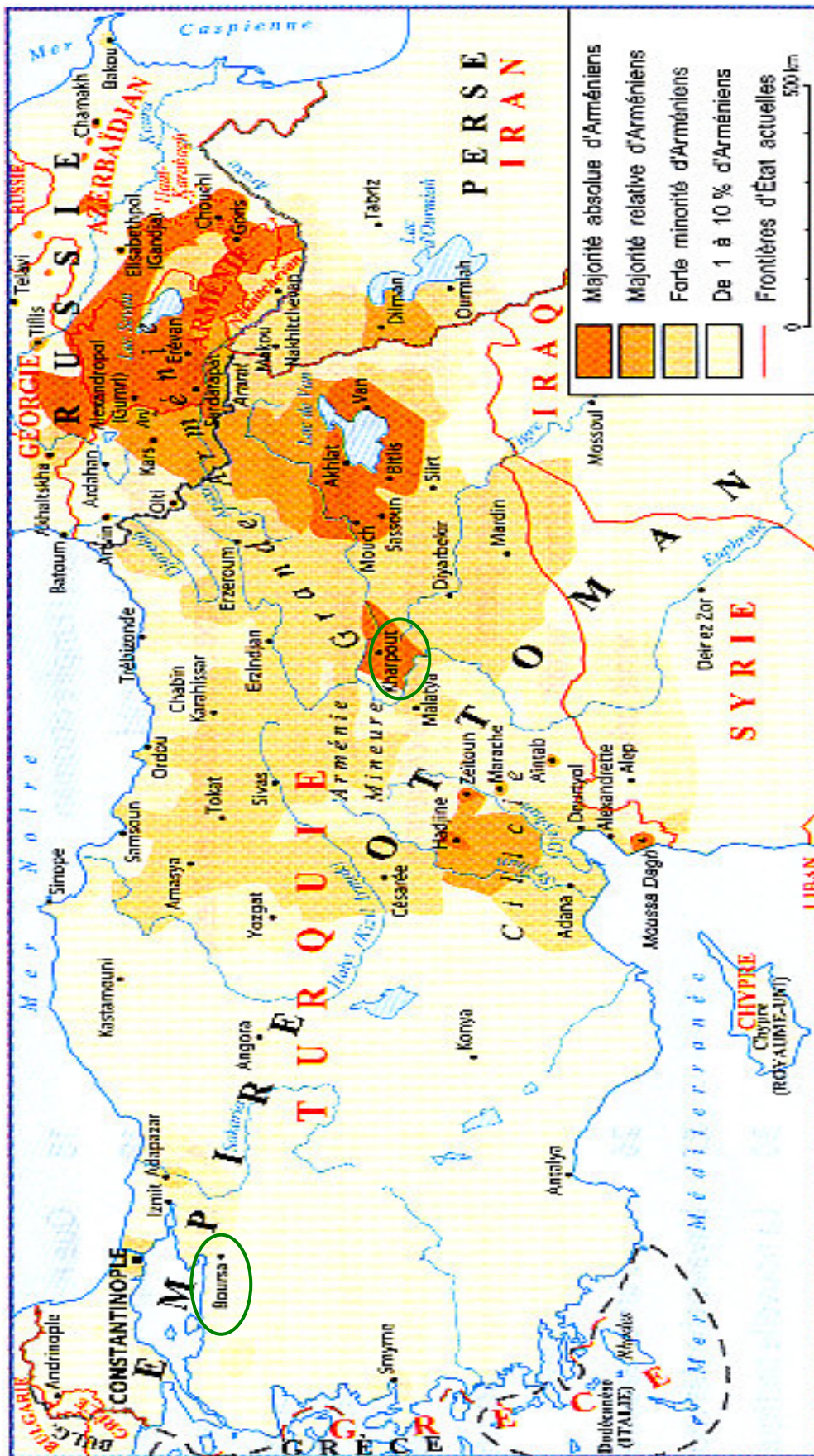
***Ce recueil s'appuie principalement sur les souvenirs
d'Anna Kouyoumdjian, née Nahabédian.***

***Plusieurs jours durant, un certain été à Villefranche, elle m'a raconté
l'histoire de notre famille, en commençant par le début,
au pays de nos aïeux, en Arménie,
pour finir par la vie en France.***

***De fil en aiguille, les années s'enchaînent, les chemins se croisent
et se décroisent, comme les dessins du marc de café,
qu'elle aimait à déchiffrer pour éclairer l'avenir de ses proches.
Les chemins du passé rejoignent peut-être ceux de l'avenir.***

***Ces souvenirs maintes fois entendus depuis mon enfance,
il fallait les préserver de l'oubli, empêcher qu'ils ne disparaissent,
et je suis heureux d'être venu à bout de cette tâche
pour en offrir maintenant la lecture à nos deux familles.***

Jean Noël Kouyoumdjian



Carte de l'Asie Mineure à la veille de la Première Guerre Mondiale

Une histoire partagée

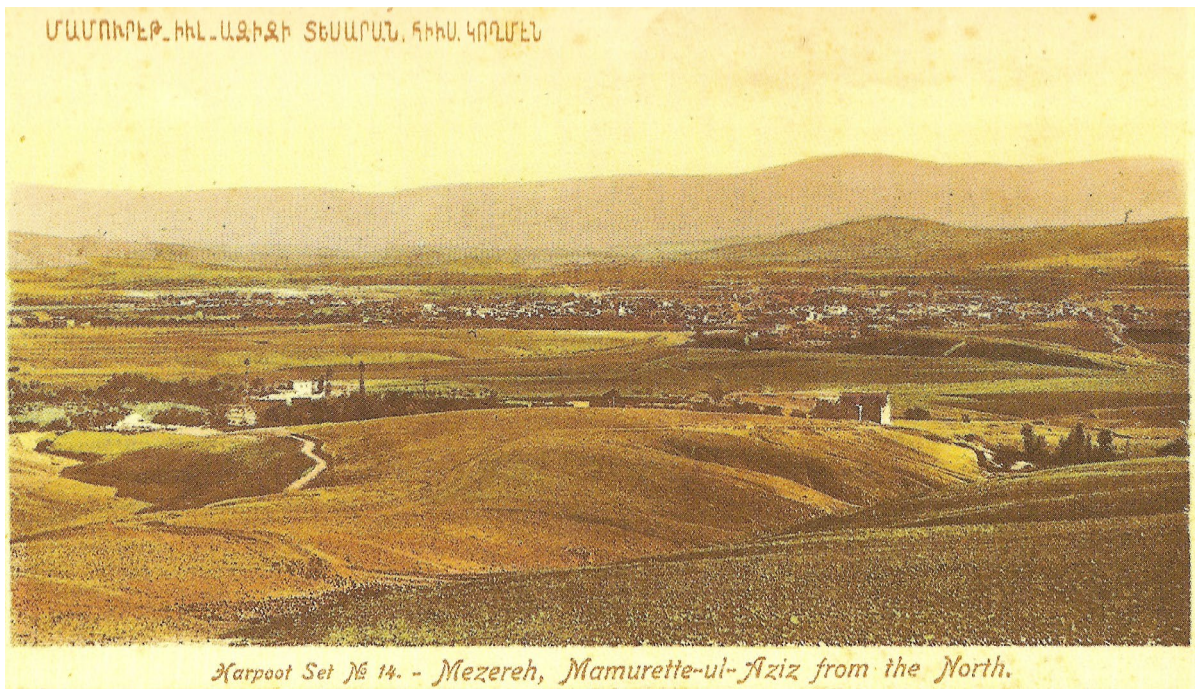
L'histoire de nos deux familles commence en Asie Mineure, l'actuelle Turquie, où sont nés Anahid et Haroutioun, Anna et André. Leurs familles, les Nahabédian et les Kouyoumdjian, étaient toutes deux originaires de villages arméniens de l'Empire Ottoman, des provinces de Bursa et de Kharpout. Contraintes à émigrer en 1922-24, après le Génocide des Arméniens, elles se sont finalement établies en France. Elles ont suivi des itinéraires différents, mais ont été toutes deux marquées par le drame de la guerre et de l'exil. Après bien des péripéties, Anna et André se sont rencontrés et se sont unis à Lyon, puis ont entamé une nouvelle vie à Villefranche-sur-Saône.

Ce recueil retrace l'histoire de nos arrière-grands-parents, grands-parents et parents.

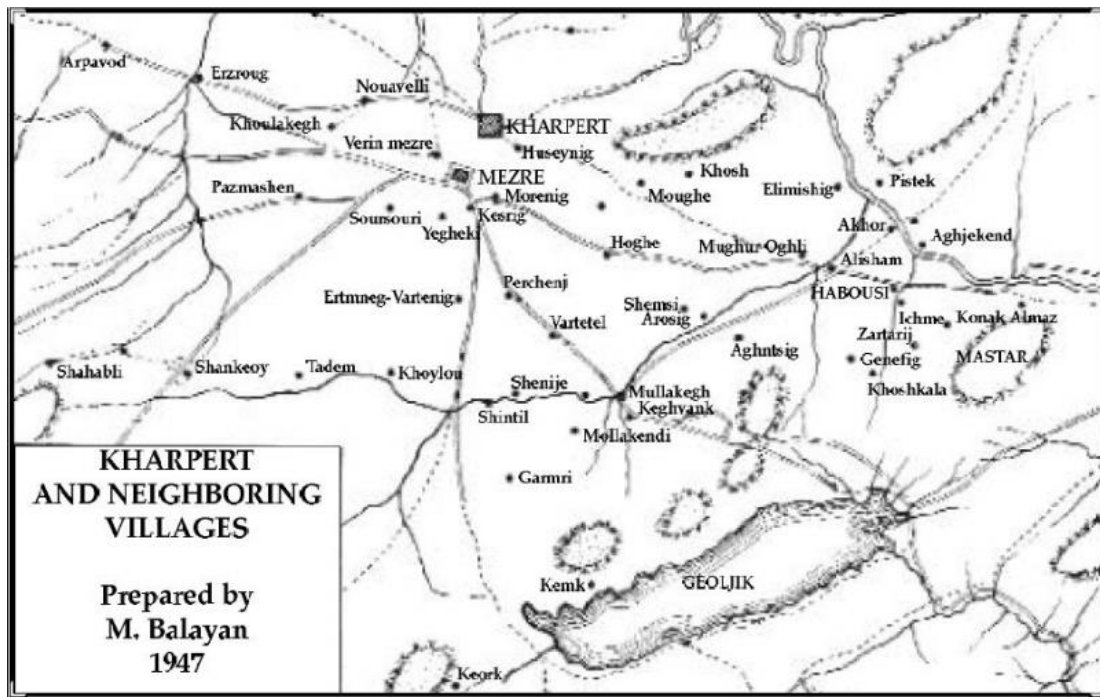
Première partie : de Hussénig à Lyon

Le village natal d'Anna

Anna Nahabédian est née en 1922 à Kharpert (ou Kharpout), dans la province du même nom de l'Empire Ottoman, à l'est de l'Anatolie. Cette région de l'Arménie, autrefois appelée « *Arménie mineure* » était peuplée par une importante population arménienne, aux côtés des Turcs et des Kurdes. Sa famille vivait dans le village de Hussénig (ou Husseïnig), situé dans les environs proches de Kharpert, mais elle n'y avait pas toujours habité.



Une vue de Méziré, le chef-lieu de la province de Kharpert (appelée par les Turcs Mamouret-ul-Aziz)



L'arrière-grand-mère : installation à Hussénig

Au cours d'une guerre (sans doute la guerre de 1878, contre la Russie), les opérations de l'armée ottomane s'étaient accompagnées d'exactions et de réquisitions forcées. La famille maternelle d'Anna habitait alors dans un village arménien de montagne. Son arrière-grand-mère élevait des vaches laitières dans une ferme isolée. Restée veuve avec sa fille Mariam, elle menait une existence rude et difficile. Elle parlait aussi le syriaque, le dialecte araméen utilisé par les populations assyriennes vivant également dans ces montagnes. Un jour, les soldats turcs sont arrivés au village et ont réquisitionné de force le bétail. Elle ne voulait pas qu'ils emmènent sa vache préférée et la retenait par son licou, mais un soldat turc l'a alors frappée avec son sabre pour la faire lâcher, lui déchirant la figure avec sa lame. Elle n'avait plus de lèvres et a toujours gardé ensuite une plaie suintante sur le visage.

Beaucoup sont alors partis pour s'établir dans un endroit plus sûr, et Mariam aussi a quitté sa maison. Elle s'est établie, avec d'autres familles, à Hussénig, dans la plaine de Kharpert. Les villages de cette région étaient majoritairement peuplés d'Arméniens, qui y possédaient églises, écoles et institutions. La plaine de Kharpert était une région agricole prospère, traversée par l'Euphrate, où l'on cultivait le blé et la vigne.



Kharpert hier : l'Eglise Sourp Stepanos



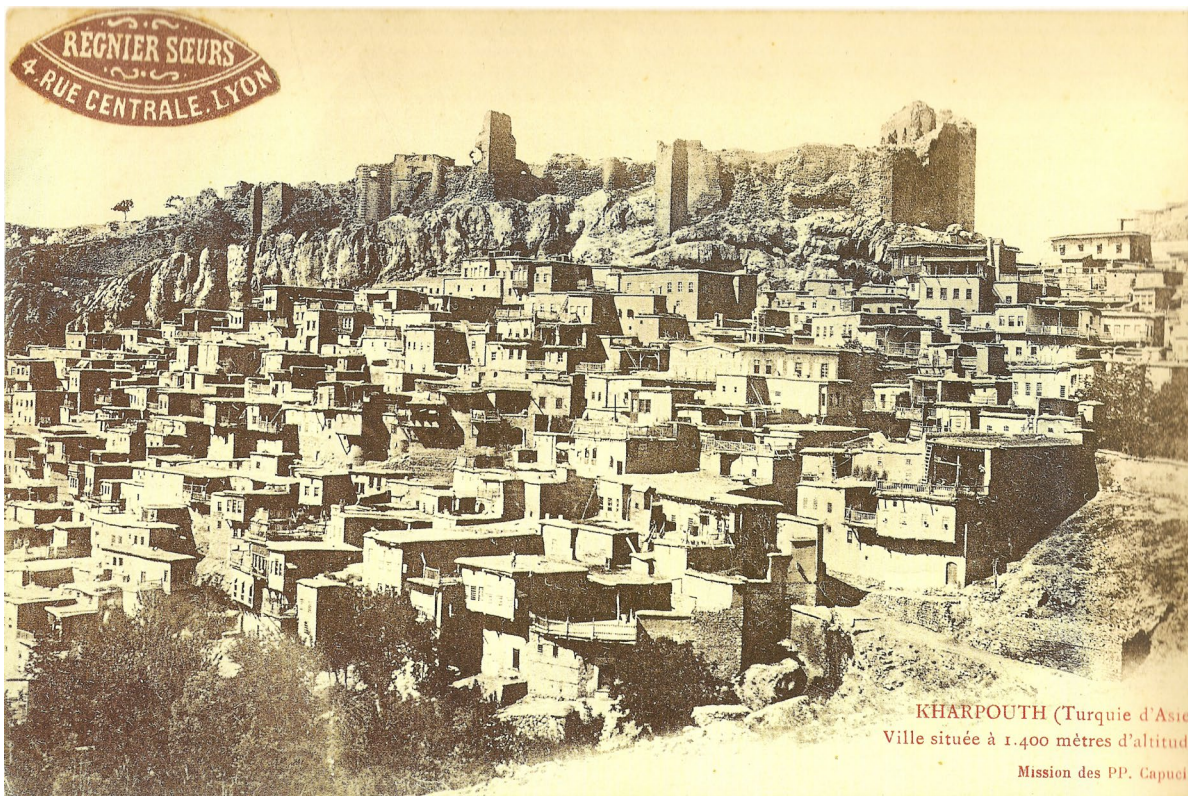
Kharpert aujourd'hui : la citadelle



L'école de l'Eglise Sourp Hagop (1911)



Une rue de Kharpert au bas de l'Eglise Sourp Stepanos



Vue de Kharpert, surmontée par la citadelle médiévale

Le mariage de Mariam

La grand-mère d'Anna, Mariam, que l'on appelait aussi familièrement « *Maro Koro* » (« *Sœur Mariam* » dans le dialecte local), s'est mariée à un Arménien de Morénig, un autre village des environs de Kharpert. Son mari s'appelait Hovhannès Okoumian et était protestant. Il possédait beaucoup de terres. C'était un homme instruit, un pasteur, qui avait étudié auprès des missionnaires protestants. Il aimait beaucoup lire et avait de grandes connaissances, sur l'histoire, les maladies, les lois, la religion. Les gens venaient le consulter, pour demander conseil. C'est pour cela qu'on l'avait surnommé « *Okoum* », le « *savant* » (en turc). Autour de 1890, ils ont eu une fille, Markrid (ou Marguerite, « *Perle* » en arménien), la future maman d'Anna.

Son père aurait voulu qu'elle étudie. « *Cette fille, disait-il, je vais la mettre dans une grande école pour qu'elle s'instruise* ». Kharpert possédait le Collège Euphrate créé par les missionnaires protestants américains, très actifs dans la région.



Le Collège Euphrate, la grande école de Kharpert

Il y avait également les Pères Capucins de l'ordre des Franciscains, qui avaient leur résidence et leur collège à Kharpert, ainsi que dans la ville voisine de Malatia.



La résidence et le collège des Capucins de Kharpert

La mort de grand-père Hovhannès : départ de Morénig

Malheureusement, Markrid avait seulement quatre ans, lorsque son père est mort prématurément de maladie. Le défunt avait beaucoup de cousins, qui possédaient des champs de blé. Ces derniers voulaient s'accaparer les biens de Markrid et de sa mère, et ont montré beaucoup de méchanceté à leur égard. Ils voulaient que Markrid meure afin de récupérer l'héritage de son père. La petite fille était toujours malade et fatiguée. Il fallait qu'elle travaille pour assurer leur subsistance. Sa mère disait : « *Les gens ne sont pas là pour nous aider. Tu sais, ma fille, maintenant tu vas remplacer ton père* ».

Avant que le coq ne chante, Markrid s'asseyait sur une chaise haute et travaillait au métier à tisser. Elle faisait des tapis, tissait des draps. Les maisons du village étaient à terrasse. Les cousins de son père, qui étaient également ses voisins, jetaient par méchanceté des débris sur la terrasse de la maison familiale. « *Ma fille, on ne va pas rester là* », dit un jour sa mère Mariam. Elles sont alors parties du village et sont retournées à Hussénig.

Mariam a maudit les cousins de son défunt mari en partant : « *Prenez tout ! Mais vous ne profitez pas de nos terres* ». Effectivement, ils n'ont pas profité des terres, ils sont tous morts pendant les massacres de 1915.



Markrid à son métier ressemblait peut-être à cette petite fille sur sa chaise haute

La famille s'agrandit : la vie à Hussénig

A Hussénig, elles vendaient des draps au marché. Markrid était ambitieuse. Elle travaillait, travaillait sans cesse, et augmentait petit à petit les pièces d'or et d'argent qu'elle portait en parure à son fichu. Mais que pouvaient faire une mère et sa fille toutes seules ? Mariam a donc décidé de se remarier avec un homme de Hussénig. Mais elle n'a pas été heureuse avec lui, car il buvait. Elle en a eu une fille, Anahid. Les deux sœurs étaient très unies. Puis à force de boire, son mari en est mort. Les trois femmes se retrouvaient désormais seules pour assurer leur subsistance.

Markrid travaillait toujours, elle n'a pas eu d'enfance. Elle n'a pas eu de jouets ni de poupées pour s'amuser. Aussi quand elle a eu plus tard sa propre fille, Anna, elle ne pensait pas non plus à lui donner des jouets. Elle était l'homme de la maison. Pendant qu'elle travaillait, faisait du tissage, vendait sa production, faisait les courses du foyer, sa mère et sa sœur restaient à la maison, faisaient le ménage, la cuisine, préparaient les provisions pour l'hiver.



Une vue de Kharpert à flanc de montagne, avec Hussénig en premier plan

Un jour, après avoir vendu des draps au marché, elle s'était assise près d'une fontaine et comptait ses 40 pièces d'or dans son tablier. Soudain, un noir est arrivé et a saisi d'une main toutes ses pièces et les a mises à sa bouche. Markrid a tout de suite réagi, elle l'a attrapé et l'a serré à la gorge pour qu'il n'avale pas, et en même temps elle appelait à l'aide. Un gendarme turc est alors arrivé à la rescousse et empoignant fermement le noir, lui a fait recracher les pièces d'or. Markrid tendait son tablier au-dessous pour récupérer son bien. Elle a ensuite lavé les pièces d'or à la fontaine, puis les a comptées : il n'en manquait aucune.



Les Arméniens de Hussénig rassemblés pour une cérémonie au cimetière de la ville (vers 1895)

Puis Markrid et sa sœur se sont mariées toutes les deux. C'est d'abord Anahid qui s'est mariée à un homme d'un village des environs. Mais c'était un homme paresseux. Elle était malheureuse, mais ne voulait pas le dire à sa sœur, pour ne pas lui faire de peine. Markrid aussi s'est mariée, à Aristakès Nahabédian, un garçon originaire de Constantinople (ou Istanbul), la capitale du pays, que les Arméniens appellent « *Bolis* ».

La famille Nahabédian : d'Istanbul à Hussénig

Aristakès, ou Aris, appartenait à une famille aisée d'Istanbul. Son père, Nahabed, avait eu quatre fils : Yervant, l'aîné, en 1884, Aristakès, le second, en 1888, puis Krikor, en 1891, et enfin le cadet Khatchadour, en 1896. Il leur avait fait apprendre le métier de menuisier. Lui-même faisait du commerce et possédait une grande boutique à Istanbul. A l'occasion de ses voyages en Anatolie, il avait acheté une maison de campagne à Hussénig. Il y avait là le bon air de la campagne, et toute la famille venait y passer des vacances. Marguerite, la mère d'Aristakès s'habillait à l'européenne ; elle portait des robes à crinoline, et les gens du village l'appelaient la « *demoiselle aux cerceaux* ». Le reste de l'année la famille Nahabédian habitait Istanbul.

Quand Aristakès était tout petit, le jour de Pâques, sa mère l'habillait avec une robe rouge. On teignait aussi les œufs durs en rouge (avec des pelures d'oignons) et on les mangeait en famille ce jour-là, comme le voulait la tradition chez les Arméniens. Aristakès aimait participer aux batailles d'œufs : chaque participant tentait de casser l'œuf de son voisin de table, le gagnant étant le dernier à avoir son œuf intact.

Le cadet de ses frères, Khatchadour, trouva un jour un pigeonneau et le ramena à la maison. Il était alors interdit d'élever des pigeons, mais l'enfant voulait tellement le garder et l'élever, que ses parents le lui laissèrent. Mais ce pigeon apporta le malheur dans la maison. Un jour, un gendarme turc frappa à la porte. C'était pour une simple formalité administrative, mais la mère crut que c'était à cause du pigeon et qu'on allait les mettre en prison. Elle eut une si grande frayeur qu'elle tomba malade, et quarante jours plus tard elle était morte.



Une vue de Constantinople et du quartier de Galata

L'installation à Hussénig : le mariage d'Aristakès

C'est leur tante maternelle qui s'occupa alors des enfants. « *Elle s'occupait de moi, racontait Aristakès, elle me lavait, elle m'astiquait les genoux* ». Puis celle-ci partit en Amérique avec ses enfants.

Suite à la mort de sa femme et au départ de sa belle-sœur, leur père décida de s'établir avec ses fils à Hussénig, dans la maison de campagne. Au village, les voisins essayaient tous de marier leurs filles avec les quatre garçons de la maison. Chacun d'eux jouait d'un instrument de musique et le soir ils jouaient tous ensemble et faisaient la fête. L'aîné des fils s'est marié le premier, à une chipie, Anna. Puis Aristakès a été présenté à Markrid. Il apportait des gâteries, enveloppées dans un mouchoir, pour faire sa demande en mariage, mais il ne parlait pas. D'abord Markrid n'a pas voulu. Il ne lui plaisait pas. Puis il y a eu des palabres, et elle est revenue sur sa décision. Le mariage a finalement eu lieu. Markrid avait aussi été courtisée par un voisin, Garabed Manoukian, mais il n'avait pas pu obtenir sa main car il n'avait pas d'argent ; ensuite il épousa une certaine Anna, dont il eut trois filles et deux garçons. C'était les voisins et plus proches amis de la famille.



La fabrique du charpentier Sérop Vartanian à Méziré

La vie en famille à Husseïnig

Aristakès savait la musique, il jouait du violon. Il ne connaissait pas les notes, mais il jouait parfaitement à l'oreille, comme les autres musiciens traditionnels. Les gens l'invitaient pour animer les noces ; les Turcs aussi l'emmenaient souvent à leurs mariages. Il jouait et chantait en même temps, des airs arméniens ou turcs. Il rapportait ainsi beaucoup d'argent à la maison. C'était « *Aris pessah* » (« gendre », en arménien) pour tous les Arméniens du village, et Markrid était elle surnommée « *Markrid abla* » (« sœur aînée » en turc). La sœur de Markrid, Anahid, avait deux enfants, et habitait dans les environs. Un jour, Aristakès est allé les voir, il a vu qu'elle était malheureuse et il l'a ramenée, elle et ses enfants, à la maison : « *Il y a assez de place pour nous tous* », a-t-il simplement dit, et elle est restée habiter chez eux.

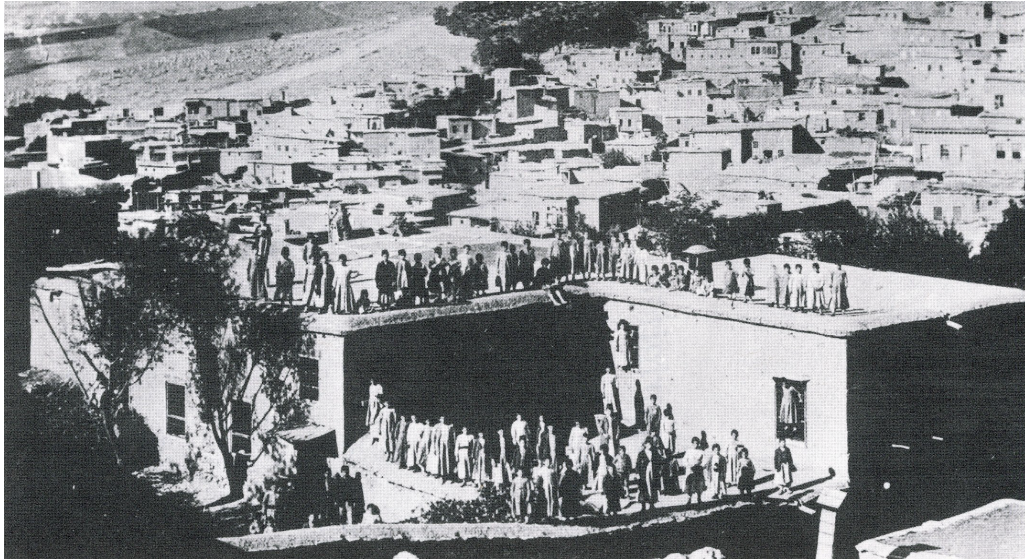


Une famille arménienne de Hussénig

Markrid a donné naissance à un premier garçon, Hovsep, en 1907, puis à un deuxième, Nahabed, en 1911, et un troisième, Hovhannès (mort à 7 ans de maladie). Les enfants aimaient beaucoup leur tante, car elle était très douce. Ils se battaient pour dormir avec elle, et à ce jeu-là, Hovsep et Hovhannès avaient toujours le dessus sur le pauvre Nahabed, qui était plus chétif de constitution. « *On va battre 'Abed* », disaient-ils entre eux.

L'aîné Hovsep était beau et intelligent, mais son intrépidité de risque-tout lui jouait parfois quelques tours. A l'âge de quatre ans, il est tombé du toit de la maison. Il gisait inanimé par terre. Une vieille femme a alors dit de retirer immédiatement la peau d'un lapin et d'en envelopper l'enfant. Hovsep s'est alors ranimé. Un jour, il a essayé de protéger une femme contre un chien qui courait après elle. Il s'est fait mordre, et on a craint qu'il n'ait attrapé la rage. C'est sa grand-mère Mariam, qui l'a conduit jusqu'à Sivas (Sébasté), où il a été mis en quarantaine dans un bâtiment fermé par des grillages. Au bout de 40 jours, comme il allait bien, on l'a laissé repartir.

Le ménage s'organisait, Markrid travaillait au tissage, sa mère et sa sœur s'occupaient de la maison et des enfants, son mari travaillait à la menuiserie et faisait de la musique. Grand-mère Mariam était très aimée et respectée de tous, on l'appelait « *Aya* » (« *Sainte* » en grec) dans la famille.



Les quartiers ouest de Hussénig

Hovsep et Hovhannès, deux frères

Le frère aîné Hovsep était très dégourdi et bien de sa personne. Un jour, il est allé chez le tailleur et lui a dit : « *Mon père a dit que tu fasses un costume pour moi* ». Le tailleur fait le costume puis vient réclamer l'argent au père, qui bien sûr n'était pas au courant. Hovsep allait recevoir une bonne correction, mais sa grand-mère s'est interposée et a reçu le coup qui lui était destiné. C'était le chouchou de grand-mère Mariam.

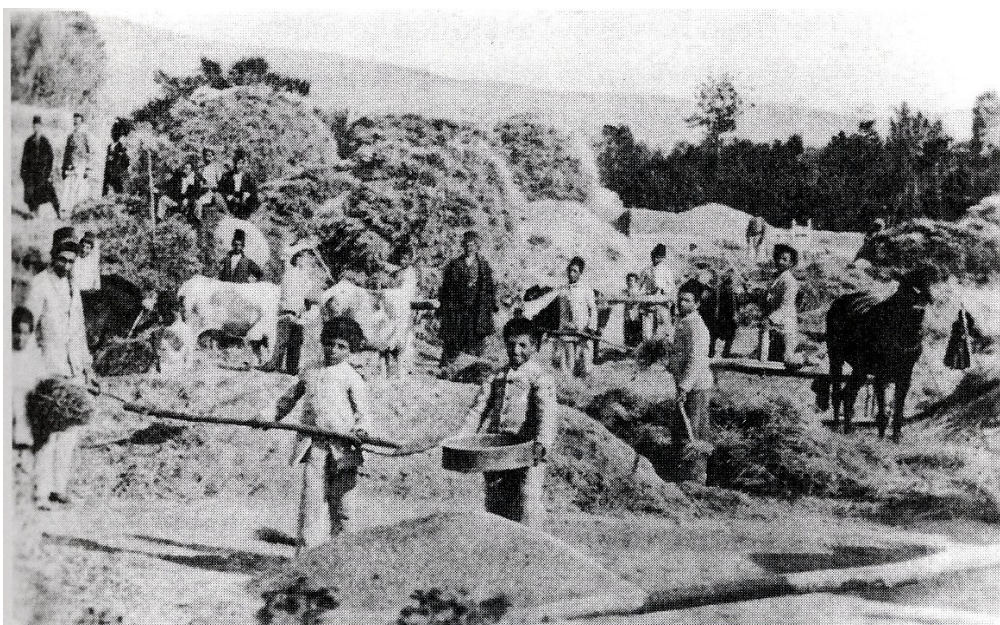
Le frère cadet Hovhannès était plein de vie et espiègle. L'épicier venait régulièrement à la maison pour des livraisons diverses et était payé en retour. Alors Hovhannès, chaque fois qu'il passait devant la boutique de l'épicier, s'arrêtait, le regardait fixement puis continuait sa route. Il a refait ça plusieurs fois. A la fin, l'épicier s'est inquiété et en a parlé aux parents. Quand ils ont posé la question à Hovhannès, ce dernier a répondu : « *Quand il vient chez nous, on lui donne plein de choses et moi quand je passe devant chez lui, il ne me donne jamais rien* ». Alors l'épicier a lancé en riant : « *Oh que j'aime ta petite bouille* » (« *Vaï lolot sirem* »), puis il lui a dit : « *Viens chez moi Hovhannès, et prends ce que tu veux* ».



Kapriel Jamgotchian devant son épicerie

Le fils de la voisine

Les Nahabédian, comme les autres habitants du village, gardaient des jarres dans le cellier, pleines de viande en conserve (le « *Khavourma* »). Les hivers étaient rigoureux et il fallait faire le plus possible de provisions. Or Nechan, le fils d'une voisine et parente avait fait un trou sous la jarre et mangeait en cachette la viande en la prenant par en-dessous, sans que cela apparaisse sur le dessus. Puis un jour, la mère est allée pour prendre de la viande avec une cuillère, mais, oh surprise, celle-ci s'est enfoncé dans le vide ; elle a vu qu'il n'y avait qu'une mince couche sur le dessus et que c'était creux. Alors elle a soulevé le pot et a remarqué qu'il y avait un trou en-dessous. Le coupable a été vite trouvé. Depuis on a surnommé le fils de la voisine « *Kogh Nechan* » (« *Nechan le voleur* »).



Les moissons au lieu-dit « Davadamou »

Aristakès au service militaire

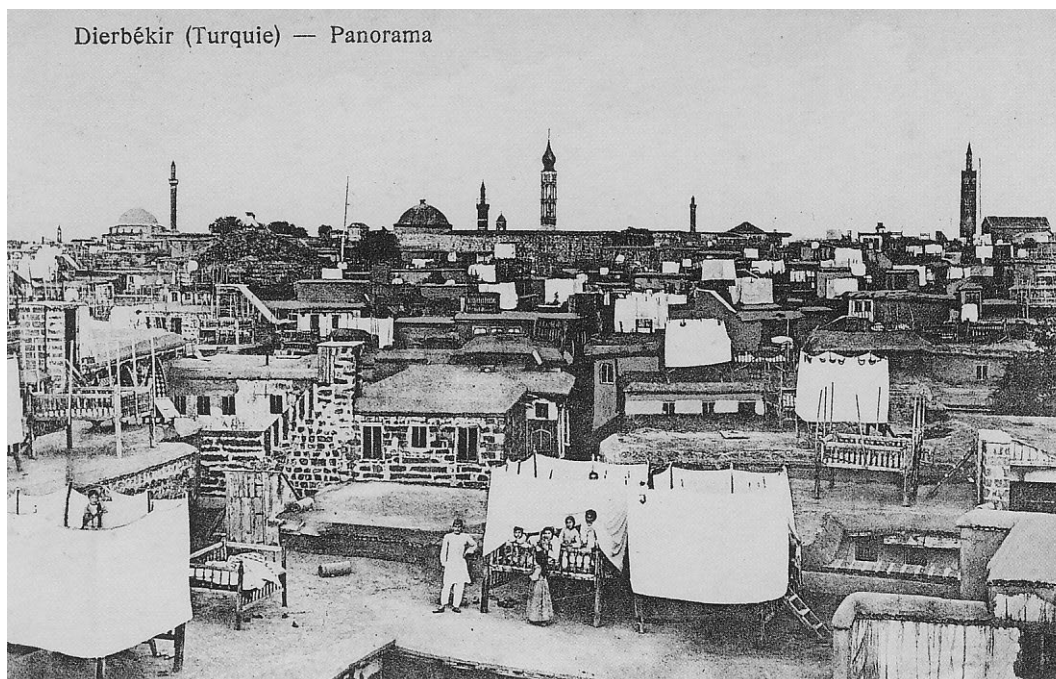
Après la prise du pouvoir par les Jeunes Turcs et la proclamation, en juillet 1908, de la constitution ottomane, qui concédait une égalité politique entre toutes les nationalités, les Arméniens ont dû effectuer leur service militaire. Aristakès a ainsi dû faire 7 ans d'armée, dans des conditions très pénibles. C'était dans un pays de marais, à Diarbékir. Là, il est tombé malade, sans doute la malaria, et le médecin lui a dit de boire du raki, toujours du raki. Lorsqu'il a quitté cette région, le médecin lui a alors dit qu'il ne fallait plus en boire une seule goutte.

Ses talents de musicien lui avaient assuré la bienveillance et l'affection de son capitaine. Aristakès était toujours invité pour jouer dans les mariages des Turcs. Il ne pouvait pas refuser. A une noce, le frère du marié, après avoir bien bu du raki, a commencé à tirer des coups de feu en l'air. Il a alors pris son fez et son violon, et a pris la fuite sans demander son reste.

Toujours au cours de son service militaire, un jour, un Turc un peu âgé l'a accosté : « *Tu vas venir pour le mariage d'un de mes fils, sinon je te coupe la tête* ». Il était quelque peu éméché

et il lui prenait le bras pour l'emmener, en titubant d'un côté et de l'autre. Or ce Turc, quand il buvait, il ne pouvait pas non plus se contrôler et il tirait en l'air. Aristakès ne voulait pas y aller, et lui a dit qu'il n'avait pas la permission de son chef. Mais l'autre insistait et ne le lâchait pas. Alors il a fait mine de remettre ses souliers, puis il en a profité pour fuir en courant, sans ses chaussures, et est rentré à la caserne. Le Turc l'a rejoint avec les souliers, mais le chef a bien vu qu'il était soûl et l'a renvoyé chez lui en riant.

A l'armée, ils servaient à manger dans une grosse gamelle. Il y avait plus d'eau que de viande. Un jour, Aristakès s'est fait une grosse cuillère en bois, comme une louche, et il a tapé dans la gamelle pour en ramener la viande du fond et a mangé à sa faim. Mais les autres s'en sont aperçus et ils ont jeté la louche au loin.

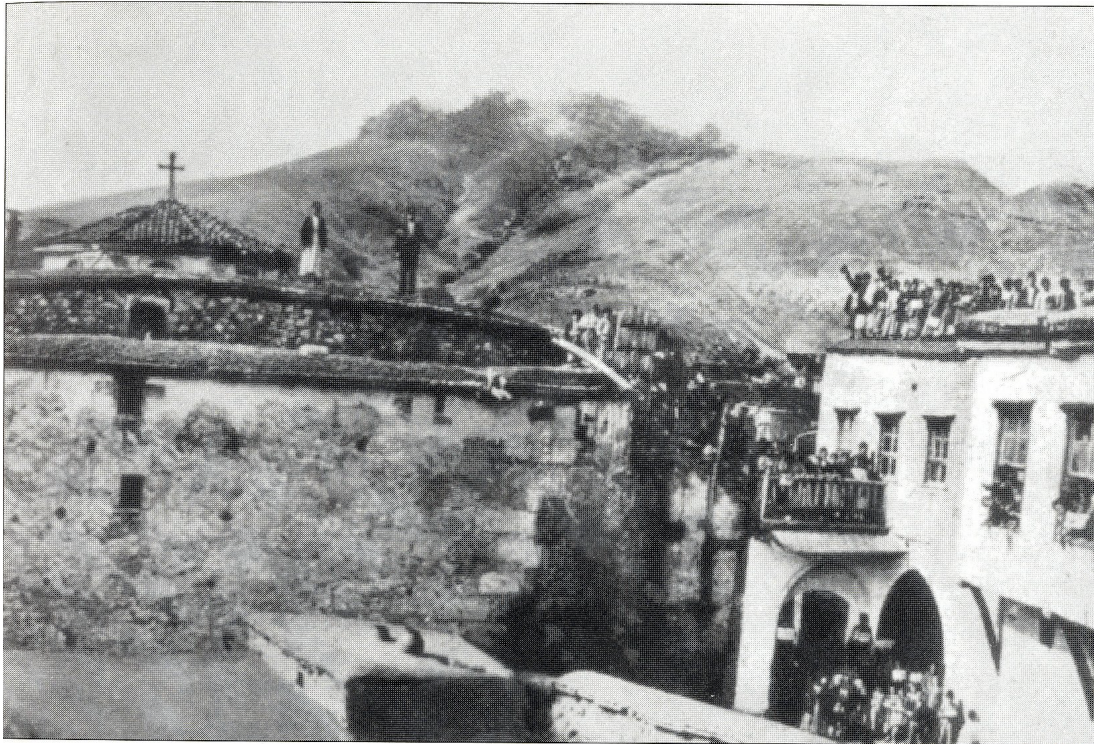


Dierbékir (Turquie) — Panorama

Une vue de Diarbékir

La cécité de Markrid

Pendant que son mari effectuait son service militaire de 7 ans, il y a eu des vents de sable. Un jour Markrid a perdu la vue car une poussière lui était entrée dans l'œil. Elle est alors allée prier à l'église de *Sourp Varvar* (Sainte Barbara) élevée sur une colline. C'était un lieu de pèlerinage pour tous les chrétiens de la région, notamment ceux qui souffraient des yeux. Les pèlerins gravissaient à genoux les trente marches de pierre conduisant à l'église, dont une partie était creusée dans la roche. Là Markrid a tellement prié qu'elle s'est endormie dans l'église, et la nuit venue, ils ont fermé les portes sur elle. Elle a fait un rêve : elle a vu la Sainte, elle tenait un balai à la main et lui disait : « *Vois ce balai, comme je balaie les poussières, je vais chasser d'un coup la poussière de tes yeux* ». Et le matin, quand elle s'est réveillée, elle voyait à nouveau.



L'église Sourp Varvar de Hussénig



Les pèlerins de Sourp Varvar font halte à la source « Davadamou »

Le départ des frères pour l'Amérique

Les frères d'Aristakès sont tous partis en Amérique, avant le Génocide de 1915. L'aîné Yervant, alors âgé de 24 ans, et son frère Krikor, âgé de 18 ans, sont partis les premiers pour les Etats-Unis. C'était après les terribles massacres d'Arméniens qui eurent lieu à Adana, en Cilicie, en mars-avril 1909. Ils ont pris séparément un bateau transatlantique à Cherbourg et

au Havre et sont arrivés au port de New York les 10 et 11 octobre 1909, en passant par le point de contrôle obligé d'Ellis Island. Ensuite ils se sont établis dans le Massachusetts, à Boston, où il y avait un important foyer de l'émigration arménienne. La femme de Yervant, Anna, les a rejoints en janvier 1912.

Le cadet, Khatchadour, est resté dans la famille d'Aristakès, en attendant que ses frères lui envoient d'Amérique l'argent du voyage. Il aimait les avions et avait dit : « *Plus tard, je viendrais vous chercher en avion* ». Puis il est parti à son tour en 1913, à 17 ans. Une fois en Amérique, il a envoyé un petit avion en papier par la poste. Il n'a pas pu réaliser sa promesse, car il est mort de l'appendicite à 37 ans. Il était directeur d'usine ; il est mort sur la route de l'hôpital. Il était aussi prévu qu'Aristakès et sa famille aillent en Amérique, mais il repoussait toujours le voyage.

A l'approche de la guerre

Les Arméniens vivaient tranquillement à Hussénig. Tout aurait bien été s'il n'y avait pas eu les Turcs. Ils étaient gentils « *avant* », avant les terribles événements qui allaient se dérouler. La famille Nahabédian avait de bons rapports avec ses voisins turcs. Lorsque les arbres de leur jardin donnaient des fruits, ils offraient des cageots entiers de fruits aux femmes turques, qui restaient la plupart du temps confinées dans leurs maisons. Aussi ils étaient bien vus pour cela. Aristakès travaillait en tant que menuisier à Méziré, le chef-lieu de la province, dans la fabrique de meubles de son ancien capitaine turc, celui qui l'avait pris sous sa protection, lorsqu'il effectuait son service militaire.

Et puis cela a commencé à aller mal. On parlait de guerre. Il y avait des restrictions, on faisait la queue pour acheter à manger.

1915 : Aristakès en prison

Puis, en 1914, la guerre a commencé et les Arméniens ont commencé à avoir peur. Ces craintes se sont confirmées en avril 1915, lorsque les autorités turques ont mis à exécution leur plan d'extermination de la population arménienne, en procédant à l'arrestation de l'élite arménienne à Constantinople.

Les Turcs ont commencé par rechercher les armes supposées des Arméniens, pour mieux les accuser. Aristakès avait un vieux fusil de chasse. Il fallait vite s'en débarrasser. Markrid l'a pris et l'a jeté dans les toilettes du jardin. Elle a raconté à sa fille Anna, plus tard, comment les Turcs ont commencé à mettre en prison les docteurs, les avocats, les enseignants, puis Aristakès lui-même a été arrêté. Elle avait donné naissance à une fille à cette époque, et elle était encore en bas âge, si bien qu'elle la gardait sur elle. Elle l'avait emmenée avec elle à Méziré voir son mari en prison pour le reconforter. La petite riait, riait. Sa mère lui a dit : « *Ne ris pas comme ça, bientôt tu n'auras peut-être plus de papa* », mais elle continuait de rire. Cela voulait peut-être dire qu'il allait en réchapper (Markrid avait aussi fait un rêve étrange : ils habitaient dans un pays étranger. Était-ce une prémonition du futur exil ?) Les prisonniers chantaient, dans leurs cellules, des chants émouvants, des chants patriotiques. Puis un jour, les gardiens sont venus chercher Aristakès et l'ont séparé des autres. Lui croyait que c'était pour le tuer, mais les gendarmes lui ont dit : « *Vous, vous pouvez rentrer chez vous* ». Aristakès eut à peine le temps de se retourner, le feu prenait déjà à la prison. Ceux qui essayaient de sortir par les fenêtres, ils les transperçaient avec leurs baïonnettes. Avant de mourir, ils ont entonné l'hymne arménien. Ils sont tous morts brûlés vifs. C'est le patron turc d'Aristakès qui était intervenu pour le faire libérer. Son patron était influent et il lui avait dit : « *Tant que tu travailleras pour moi, personne ne touchera ni à toi ni à ta famille* ».



Un groupe d'Arméniens de Kharpert est conduit à la prison de Méziré

Déportation et massacres

Puis en juin est tombé l'ordre de déportation des Arméniens. Ceux-ci avaient six jours pour faire leurs bagages. Les Turcs emmenaient les Arméniens en convoi vers d'autres villes, vers l'Euphrate, dans le désert ; ils les laissaient mourir de faim ou les massacraient sans pitié, ils leur coupaient la tête et commettaient d'autres atrocités. Les Turcs ont aussi permis aux Kurdes de mettre à feu et à sang les villages arméniens, d'attaquer les convois de déportés. Les Kurdes pillaient, tuaient, violaient, enlevaient les femmes...

Il y avait un Arménien un peu naïf : les Turcs avaient voulu lui trancher la tête, mais n'y étaient pas parvenus complètement et l'avaient laissé pour mort. Aussi ce dernier avait pu revenir tant bien que mal à la maison en tenant sa tête, mais il ne pouvait pas parler. On l'a soigné, et il s'est rétabli. Mais il n'avait rien compris, il est allé se plaindre auprès des autorités turques ! Les responsables turcs ont fait mine de l'écouter puis lui ont demandé de les conduire sur les lieux. Une fois là-bas, ils ont terminé le travail, ils lui ont bien proprement coupé la tête.

Au « Château rouge »

Cependant, les Turcs sont venus chercher Markrid, sa mère, sa sœur et les enfants, avec les autres habitants d'Hussénig. Ils les ont emmenés au « *Château rouge* » (« *Garmir Khonakh* »), le manoir d'une riche famille arménienne, dénommé ainsi car il y avait partout des tapis rouges dans la maison. Le chef de famille avait proposé aux Turcs de tout leur donner pour sauver leurs vies, mais ceux-ci avaient répondu que de toute façon ils leur prenaient tout, et ils l'ont tué à coup de pierres, ainsi que toute sa famille. Les Turcs avaient donc parqué là les Arméniens d'Hussénig, en attendant de les massacrer. Déjà les gardes commençaient à mettre de l'essence pour tout brûler. Mais un soldat a laissé partir un coup de

feu. Alors tous les enfants ont crié et les autres aussi se sont mis à hurler. Les Turcs ont pris peur et ont dit : « *Non, on ne va pas vous tuer.* » Ils les ont ensuite emmenés au cimetière.

La famille est sauvée

En route, Markrid a reconnu dans la rue son voisin Garabed Manoukian, déguisé en mendiant turc et faisant croire qu'il était simple d'esprit. Elle l'a appelé discrètement et lui a demandé d'avertir tout de suite son mari: « *Va vite dire à Aristakès qu'on nous a emmenés* ». Une fois prévenu, Aristakès est allé immédiatement voir son patron et lui a dit qu'ils avaient emmené sa famille. Celui-ci a réagi aussitôt et a joint par télégraphe les responsables du camp de déportés. Il leur a dit qu'ils avaient emmené la famille d'un de ses employés et qu'il fallait que toute cette famille sorte du cimetière et rentre chez elle. Les Turcs ont obéi et séparé la famille des autres. Markrid avait compris que dans la logique des Turcs c'était uniquement la famille de son mari qui allait être sauvée ; aussi, lorsque les Turcs l'ont interrogée, elle a dit pour Mariam, sa propre mère : « *C'est sa mère (à son mari)* », pour Anahid, sa propre sœur : « *C'est sa sœur* », pour les enfants de sa sœur : « *C'est ses enfants* ». Elle a été interrogée comme cela à sept reprises dans sept endroits différents, pour voir si elle ne se contredirait pas, mais elle a répété toujours la même chose. A la fin, ils les ont laissé partir : « *Que cette famille retourne chez elle.* » Ils étaient sauvés. Ils devaient la vie sauve en quelque sorte grâce au violon d'Aristakès, qui lui avait attiré la bienveillance d'un responsable turc.

D'autres n'ont pas eu la même chance : parmi leurs voisins, les Turcs ont fini par arrêter le père de famille des Manoukian, Garabed, pour lui faire avouer qu'il avait des armes. Ils l'ont battu, battu, en le frappant à coups de bâton sous la plante des pieds. Il ne pouvait plus marcher, ses pieds avaient enflé, et il en est mort. Il laissait une veuve et quatre enfants.

Retour au foyer

Lorsque les voisins turcs avaient vu les soldats emmener les Arméniens, parmi lesquels Markrid et sa famille, ils avaient ensuite pénétré dans les maisons laissées abandonnées et avaient tout pillé. Après leur retour à Hussénig, Markrid n'a pas eu peur et elle a été réclamer toutes ses affaires à tous ceux qui s'étaient « servis ». Une voisine turque qui avait tout vu lui a indiqué qui ils étaient et ce qu'ils avaient pris. Elle a ainsi tout récupéré. C'était une femme qui n'avait pas froid aux yeux.

Les temps restaient néanmoins difficiles, la disette et le typhus ravageaient le pays. La sœur de Markrid était une fille gentille et sensible. Tous les enfants l'aimaient, mais depuis leur arrestation Anahid avait toujours la peur en elle. Elle aimait raconter des histoires, des contes de fées, lorsque tous les soirs, la famille était réunie autour du feu. On se chauffait les pieds près du poêle, sous les couvertures. Les enfants se disputaient pour dormir près d'elle. « *Ne vous battez pas, disait-elle, vous ne m'aurez pas toujours avec vous* ». Elle avait dit ça et 40 jours après, elle est morte de maladie. Elle était très aimée. La maladie a aussi emporté ses deux enfants ainsi que deux des enfants de Markrid, Hovhannès et sa toute petite sœur.

Le père d'Aristakès a lui aussi disparu au moment des massacres. Il avait voulu partir à Istanbul pour voir ce qu'il en était de ses biens. Ils ont tenté de l'en dissuader, mais il n'a rien voulu savoir. Il a pris la route et l'on n'a plus eu de ses nouvelles. On pense qu'il a été tué en chemin, pris dans la tourmente de l'année 1915.



Le repas de midi des orphelins de la mission danoise à Méziré

La naissance d'Anahid

Aristakès a acheté une nouvelle maison à Kharpert. Mais la situation était toujours difficile pour les Arméniens, et un de ses amis lui a dit qu'il fallait se méfier, que les Turcs pouvaient redevenir méchants. Un jour il avait rencontré dans la rue le vieux Turc au tempérament irascible, qui avait voulu le faire jouer aux noces de son fils : « *Toi, je vais te couper la tête* », lui avait-il dit sur un ton menaçant, en faisant le geste de lui trancher le cou. La famille a donc décidé de partir, de quitter la Turquie. Aristakès et son fils aîné, Hovsep, sont partis les premiers en Syrie, alors placée sous mandat français. Markrid et les enfants étaient obligés de rester pour vendre la maison. Des Turcs l'ont finalement achetée pour une bouchée de pain. Markrid avait donné naissance à une petite fille à l'hôpital américain de Kharpert, le 16 septembre 1922. Elle a appelé sa fille Anahid en mémoire de sa sœur bien aimée, récemment disparue. Deux ans plus tard, toute la famille prenait le chemin de l'exode.



L'hôpital américain de Kharpert (Méziré)

La traversée des montagnes

Une dizaine de familles arméniennes constituèrent un convoi pour fuir la Turquie. Conduit par des contrebandiers kurdes, le convoi gagna la Syrie, à travers les montagnes. Les conditions de voyage étaient très pénibles et cinq familles ont péri en route. Il fallait passer des cols, traverser des cours d'eau et des forêts. Anahid était encore un bébé, et on l'avait mise, avec son frère Nahabed, sur le même mulet, elle et lui placés chacun dans des caissons en bois accrochés de chaque côté de la selle. Grand-mère Mariam avait quant à elle un âne aveugle et Markrid un âne boiteux. Alors qu'ils traversaient une rivière, le mulet s'est baissé pour manger une herbe, et les deux enfants ont basculé dans l'eau. Ils ont manqué se noyer.

Une autre fois, ils ont allumé des feux de camp le soir, car il faisait très froid la nuit. La petite Anahid a voulu jouer avec des papiers et les a jetés dans le feu, mais sa robe a pris feu et elle a été sérieusement brûlée. Son père ne l'avait pas vue depuis deux ans et se faisait une joie de l'accueillir : « *Vous verrez, disait-il, comme elle danse en agitant son mouchoir, lorsque je joue du violon* ». Lorsqu'il l'a vu arriver, toute brûlée, cela a été très dur, il en avait gros sur le cœur.



Nahabed et Anahid furent transportés sur un mulet, comme ces orphelins de la mission danoise de Kharpert.

Lorsque le convoi fut pratiquement arrivé en Syrie, les Kurdes ont voulu que Markrid paye pour les Arméniens qui étaient morts en route. Markrid a refusé tout net et les a menacés de les dénoncer aux douaniers syriens. Les Kurdes sont alors partis sans insister davantage. Markrid savait à quoi s'en tenir avec la cupidité des contrebandiers, et elle avait été assez prévoyante. Avant de partir, elle avait fait faire par un bijoutier un gobelet avec un double fond, dans lequel elle avait mis des pièces d'or. Pendant tout le voyage, elle tremblait chaque fois que le gobelet passait de main en main, de peur qu'il ne tombe à l'eau.



Contrebandiers kurdes

La vie en Syrie

La famille est restée environ deux ans à Alep, en Syrie. Elle était hébergée dans des maisons, avec d'autres réfugiés. Les pères catholiques, les frères Capucins, s'occupaient d'eux. Ils emmenaient les enfants à l'école catholique, mais Nahabed ne voulait y aller ; il préférait vendre des gâteaux dans les rues. Sa grand-mère le prenait par la main pour l'emmener à l'école. Un jour, il a dit à sa grand-mère : « *Je dois aller faire pipi* » et il est entré dans les latrines ; puis la grand-mère a attendu, attendu, il ne revenait plus. En fait il y avait une porte de derrière, et il s'était sauvé par là pour échapper à l'école. Quand il est revenu, il s'est fait bien disputé. Une autre fois, des soldats français avaient pris des gâteaux à Nahabed sans les payer. Le petit ne s'était pas démonté : il était allé à la caserne pour se plaindre. Le commandant lui a dit : « *Pourquoi pleures-tu ?* » et lorsqu'il lui a expliqué, il a fait aligner les soldats pour qu'il désigne ceux qui n'avaient pas payé. Nahabed a montré du doigt les fautifs et ils ont dû payer leurs gâteaux. Anahid quant à elle a bien failli se faire écraser par une voiture ; un jour elle a échappé à la vigilance de sa mère et elle a traversé la rue sans faire attention, une voiture lui a alors roulé dessus, mais par bonheur il y avait un trou dans la route et elle est tombée dedans, évitant ainsi de passer sous les roues.

Aristakès continuait de jouer du violon pour les mariages. Il était très sollicité. Puis les autorités françaises ont demandé aux Arméniens s'ils voulaient aller en France. Aristakès et Markrid ont accepté. Nahabed, lui, ne voulait pas venir : il préférait continuer de vendre des gâteaux à Alep. Son patron voulait aussi le garder chez lui, car il vendait bien. « *Je prendrai soin de lui comme mon fils* », disait-il. Mais on ne l'a pas laissé. Son aîné Hovsep l'a bien disputé et lui a fait comprendre qu'il devait rester avec la famille.

C'est à cette époque qu'Aristakès a reçu de son frère aîné l'argent nécessaire pour se rendre en Amérique auprès de ses autres frères, mais sa femme n'a pas voulu, car elle craignait qu'on ne la laisse pas passer à cause de sa maladie des yeux, le trachome. En effet, à leur arrivée à New York, les émigrants étaient examinés par les services de l'émigration américains et étaient rejetés s'ils étaient porteurs de cette maladie.



Un camp de réfugiés arméniens à Alep

Deux cousines égarées

La petite Anahid avait deux cousines, petites-filles d'une sœur de sa grand-mère paternelle, qui avaient été mises à l'orphelinat allemand de Kharpert. Leur mère n'avait plus son mari et avaient dû placer ses deux filles à l'orphelinat, faute de moyens. Une femme, élevant seule ses enfants, était particulièrement mal vue dans la société. Pour les vacances, Vartouhi et sa sœur venaient chez leur oncle Aristakès, à Hussénig. Elles pleuraient quand elles devaient repartir. La sœur de Vartouhi était très sensible : *« Ma sœur pleurait toutes les fois qu'on partait de chez notre oncle »*, confia Vartouhi beaucoup plus tard à Anahid. Vartouhi était beaucoup plus dure, c'est ce qui lui a permis de résister aux épreuves, alors que sa sœur ne les a pas supportés et est morte toute jeune. Au moment de la guerre et des massacres, Vartouhi a été perdue de vue. La famille l'a fait rechercher par la presse arménienne ; finalement Aristakès et Markrid ont appris qu'elle avait été placée chez un docteur arménien en Syrie. Malheureusement, lorsqu'ils ont été le voir, il leur a dit qu'elle était déjà partie en France. Puis, pour un temps, ils n'ont plus eu de nouvelles d'elle.

Départ pour la France

La famille Nahabédian s'est donc décidée à partir en France. Aristakès et son fils aîné Hovsep (qui s'appellera Serge en France) sont partis les premiers, pourvus d'un contrat de travail pour les mines de charbon de Decazeville, dans l'Aveyron ; Hovsep avait été vieilli de deux ans pour l'occasion (18 ans au lieu de 16 ans). Puis Markrid, sa mère Mariam et ses enfants Anahid et Nahabed (lui aussi vieilli de deux ans pour pouvoir travailler) partirent à leur tour, le 27 décembre 1926 ; ils prirent le bateau à Beyrouth, munis d'un passeport Nansen, établi par le Haut Commissariat de la France en Syrie et au Liban. Sur le passeport, Markrid s'appelle Marguerite, et Anahid est devenue Anna. L'abbé Emmanuel Terzian, curé chargé des Arméniens catholiques émigrés à Alep, leur avait aussi donné une lettre de recommandation auprès du clergé catholique en France, les présentant comme une famille convertie au catholicisme depuis une quinzaine d'années. La traversée de la Méditerranée dura 11 jours. Le bateau passa non loin du Vésuve et fit escale à Naples. *« On était malades dans le bateau, raconte Anna, il y en avait beaucoup qui avaient le mal de mer et qui rendaient »*. Enfin le débarquement s'effectua à Marseille le 6 janvier 1927, le jour du Noël arménien. La famille se reconstitua et aurait bien voulu rester dans la cité phocéenne. Des

connaissances d'Aristakès lui avaient dit : « Tu vas te faire de l'argent avec la musique, dans la communauté arménienne ». Mais il fallait respecter les contrats de travail de la Main d'œuvre. Aristakès et Hovsep partirent donc pour Decazeville, et le reste de la famille prit le train pour Terrenoire, près de Saint-Etienne, dans la Loire, où Markrid et Nahabed avaient leur contrat de travail.



Le passeport « Nansen » des Nahabédian, établi par le Haut Commissariat de la République Française à Beyrouth
Sur la photo, on distingue de gauche à droite : Mariam, Nahabed, Markrid et Anahid, dénommée dorénavant Anna

Vers Terrenoire

Le voyage en train a été une véritable équipée, pour cette famille arménienne qui voyageait dans un pays inconnu, dont elle ne connaissait pas la langue. Quand le train avait traversé des montagnes, la grand-mère avait pris peur : « *On nous emmène dans les montagnes, on va nous tuer !* »... « *Nous transportions avec nous nos couvertures, raconte Anna. On s'est trompé, on n'a pas pris la bonne direction. On nous a dit : il faut qu'ils descendent et qu'ils prennent un autre train. On était perdu. On nous a dit : attendez là. Puis on nous a fait monter dans une camionnette et on nous a conduits dans un entrepôt. Ils ont mis des matelas par terre* ». Le patron pour lequel ils allaient travailler est alors arrivé et a essayé de les rassurer. Il leur a dit qu'ils allaient dormir là cette nuit et que le lendemain ils reprendraient le train. Le matin, on leur a demandé ce qu'ils voulaient prendre au petit déjeuner : du café, du thé ou du chocolat. Nahabed a compris le mot « *chocolat* », du temps où il vendait des gâteaux à Alep, et il a dit tout heureux « *chocolat, chocolat* ». Le patron s'est alors écrié : « *Mais il parle français ce petit !* ».

La famille est ensuite repartie en camionnette pour prendre le train, puis est descendue à la gare Saint-Etienne. « *Là, un monsieur est venu pour nous emmener en car, raconte Anna, il nous disait : il faut monter dans le car, mais nous, on en avait marre d'être emmenés d'un endroit à un autre. On a dit : non, on ne bouge plus d'ici. Ma grand-mère a dit : qu'est-ce que c'est que ça ! On s'est disputé avec le chef de gare. Finalement il a téléphoné à l'usine où on allait travailler.* » Le patron a alors envoyé un Arménien pour les rassurer et les ramener avec lui. C'est Avédis Simonian, une bonne connaissance de la famille, qui est venu à la gare, en bleu de travail. Ils lui ont sauté au cou, en criant « *Avédis, Avédis* », et lui disait : « *C'est fini, on est bien là, on est tous là, on va vous emmener* ».



La gare de Terrenoire

Contrats de travail

A Terrenoire, on leur a donné un logement de deux pièces. A côté il y avait la famille Simonian. Ils étaient quatre sœurs, Flora, Markrid, Haïganouch et une autre, et leur frère, Avédis, et avaient un logement de plusieurs pièces. Alors que grand-mère Mariam gardait la petite Anahid, sa mère et son frère Nahabed (pour lequel on avait déclaré qu'il avait 14 ans au lieu de 12 ans afin qu'il puisse travailler) allaient à l'usine de boulons. Markrid avait les mains toutes coupées. Elle portait des bandes sur les mains. Nahabed quant à lui devait allumer un grand fourneau ; il montait sur un tabouret pour pouvoir le faire. Sur les quatre membres de la famille, il fallait que deux travaillent.



L'ancienne usine de Terrenoire

La vie s'organisait néanmoins. Markrid achetait du blé, l'emmenait ensuite à la meule pour le concasser, puis enlevait les cosses pour obtenir le *boulghour*. Les voisins et le patron étaient gentils, notamment avec les enfants, la petite Anahid avait des poupées et des jouets, mais les parents n'ont pas voulu rester à Terrenoire. Sur les six mois du contrat de travail, on pouvait partir au bout de trois mois, et Markrid a préféré partir pour Lyon, où l'on savait que tous les autres Arméniens du même pays s'étaient installés. Aristakès et son fils aîné Hovsep, eux aussi n'ont fait que trois mois sur six à Decazeville, où le travail était très dur. Dans les carrières de charbon, il fallait allumer les mèches des explosifs, puis sauter dans un wagon pour se mettre à l'abri. Ils étaient aussi livrés à eux-mêmes et mangeaient le plus souvent des oignons avec du pain. Hovsep avait écrit une lettre poignante à sa mère, dans lequel il disait que son père cachait les oignons, parce qu'il en mangeait trop. A la lecture de cette lettre, Markrid en avait eu gros et avait pleuré.

L'installation à Lyon

A Lyon, la famille était à nouveau réunie, la grand-mère, le père, la mère et leurs trois enfants. Ils ont d'abord eu un appartement d'une pièce, rue Rabelais, où ils sont restés trois mois, puis ça été un deux pièces (une chambre et une cuisine) avec un balcon, toujours rue Rabelais. Il y avait une pièce avec un fourneau. Un jour, Anahid et sa grand-mère ont failli mourir asphyxiées. « *La clé du phare avait tourné toute seule, raconte Anna, et le gaz carbonique*

s'était répandue dans la pièce. Heureusement une voisine, qui venait nous voir de temps en temps, nous a trouvées à temps : elle nous a vues toutes les deux allongées par terre. Elle nous a secouées puis nous a fait manger du yaourt pour qu'on rende ». Elles étaient sauvées. Tous les gens du pays de Kharpert s'étaient retrouvés à Lyon. Les Nahabédian avaient des voisins arméniens : les Simonian (un deux-pièces dans un couloir du même immeuble), les Hatzakordzian, les Donabédian (dont le père avait été volontaire, « gamavor », dans les armées des Alliés contre la Turquie), les Manoukian et d'autres familles. Il y avait une épicerie, une boucherie, un café et d'autres commerces, tenus par des Arméniens.

La vie rue Rabelais

La famille est restée trois à quatre ans dans l'appartement de la rue Rabelais. *« Rue Rabelais, nous n'avions pas de meubles mais on était heureux, raconte Anna. On nous lavait dans une grande bassine, et on lavait aussi le linge dedans. Un jour, ma grand-mère avait cousu, mais elle avait oublié l'aiguille sur la table. Puis elle avait fait du riz pilaf. Au moment de manger, ma mère s'est étouffée à table, elle n'arrivait plus à parler. On lui disait : dis-nous ce que tu as ? Mais elle était incapable de répondre, car l'aiguille était restée en travers de sa gorge. Mon frère aîné a vite réagi, il a mis la main dans sa bouche et a pu retirer l'aiguille. La grand-mère a été disputée. »*

Grand-mère Mariam, tout le monde l'aimait. Elle surveillait les gâteaux, faisait le ménage, lavait par terre dans la maison. Elle était une maniaque de la propreté. Les WC étaient à l'extérieur, utilisés en commun par tous les locataires de l'immeuble, et tout le monde n'avait pas la même notion de la propreté. Aussi, elle allait très souvent les nettoyer, même en hiver. *« Elle me surveillait pendant que mes parents allaient travailler, raconte Anna, et me défendait d'aller traîner dans les rues. Mais je préférais aller jouer dehors avec mes copines et je rentrais parfois avec mes vêtements sales et déchirés. Mon frère aîné me grondait alors et me faisait la morale ».* Hovsep était sévère avec sa petite sœur, mais celle-ci l'admirait et l'aimait beaucoup.

Grand-mère Mariam nous quitte

Puis grand-mère Mariam est tombée malade. Elle a pris froid. Elle a alors appelé Markrid et lui a dit : *« Viens près de moi ma fille. Dieu est venu et m'a dit que j'allais le contempler et qu'il m'emmènerait avec lui ».* En prévision de sa mort prochaine, elle a fait disposer la pièce: son lit a été tourné vers le crucifix pendu au mur, des chaises ont été alignées en face d'elle pour les gens qui viendraient la voir. Hovsep, son petit-fils préféré, l'a emmenée en taxi chez un photographe pour qu'il les prenne en photo tous les deux ensemble une dernière fois. Elle était émerveillée par toutes les lumières.

Elle a fait aussi ses recommandations à chacun des membres de la famille. *« A mon frère aîné Hovsep, se rappelle Anna, elle a fait promettre qu'il s'occuperait de ses parents, et elle lui a dit aussi : Tu seras le chef de la famille. A moi, elle a dit : Ecoute ta maman, sois sage, ne cours pas dans les rues, car tu pourrais te faire écraser ».* Puis le prêtre a lu les dernières prières, en déroulant un long parchemin. A la fin elle a rouvert subitement les yeux, elle s'est levée et s'est inclinée trois fois. Markrid lui a demandé ce qu'elle faisait. Mariam lui a dit de ne pas l'interrompre car elle parlait à Dieu. Puis elle est tombée en avant, elle était morte.



Hovsep et sa grand-mère

Markrid a été très affectée par la mort de sa mère. Les perles étaient sa parure favorite ; mais après la disparition de Mariam, elle partagea en deux son grand collier de perles, qu'elle portait à plusieurs rangs, et en donna l'autre moitié à sa fille Anna.

La famille au travail

A leur arrivée à Lyon, Aristakès et son fils aîné, Hovsep, ont cherché du travail dans les usines de métallurgie de la ville. Ils ont été embauchés, mais un jour un Marocain a frappé Aristakès à la tête avec un marteau. Alors Hovsep l'a aussitôt attrapé à la gorge et a manqué le tuer. Après cela le père n'a plus travaillé à l'usine. Il a été balayeur dans un magasin de meubles, puis a travaillé au Chemin de Fer à la Guillotière, comme porteur. Aristakès continuait de jouer du violon dans les mariages arméniens, c'était « *Aris Aghpar* » (« *Frère Aris* ») une personne très estimée et connue de tous les Arméniens de Lyon, un pilier de la communauté ; fut un temps, tous les samedis, il y avait toujours un mariage. Aristakès ne s'occupait pas de la vie du ménage ou des enfants, mais il rapportait de l'argent pour le foyer. Quand il rentrait, il disait à Markrid : « *Ouvre tes mains !* » et il y mettait tout l'argent qu'il avait gagné, en ne gardant rien pour lui.

Hovsep avait de l'ambition, il voulait toujours le meilleur. Lorsqu'il travaillait à l'usine métallurgique, le patron l'a appelé auprès de lui et lui a demandé ce qu'il voulait faire. Hovsep est alors allé s'asseoir dans le fauteuil du patron. « *Vous voulez ma place ?* » a dit le patron. « *Allez, mon garçon, a-t-il poursuivi, vous trouverez tôt ou tard votre place* ».

Markrid a quant à elle travaillé trois à six mois dans une usine des pâtes Lustucru, mais elle avait mal au cœur et elle a dû arrêter.

Dans le quartier passaient aussi les bénévoles de l'Armée du Salut, qui donnaient des friandises aux enfants ; ils ont invité un jour les parents d'Anna à un repas, mais ils n'étaient pas habitués à manger de la soupe, ils ne trouvaient pas ça bon. Ils n'ont rien mangé. Les enfants quant à eux avaient été habillés pour faire les anges, avec des ailes. Les parents n'y sont plus retournés, et ont recommandé à leurs enfants de ne plus aller près d'eux.

Les jours de repos, Anna se souvient qu'ils allaient en famille se promener au Parc de la Tête d'Or.

L'entraide en des temps difficiles

Les temps étaient difficiles. « *Nous n'avions pas de chance, se souvient Anna, c'était le chômage. Les usines ont fermé* ». Son frère aîné Hovsep a appris le métier de coiffeur. Son autre frère Nahabed a appris celui de tailleur. Un voisin arménien lui avait dit : « *Viens donc apprendre le métier* ». Les Arméniens s'entraidaient dans la difficulté. Un cousin du côté de Markrid, Nigoghos Frenglian, est arrivé un beau jour de Marseille, venant de Turquie. Il a supplié la famille de le prendre à la maison. « *Ma mère a dit qu'on ne pouvait pas, raconte Anna, qu'on n'avait pas assez de place, mais mon frère aîné a dit qu'on se serrerait un peu plus dans le deux-pièces* ». Nigoghos est resté chez les Nahabédian jusqu'à son mariage. Il était lui aussi tailleur, et il travaillait avec Nahabed, dans un local qu'ils se partageaient. Pour Anna, c'était son oncle chéri, enjoué et taquin. « *Il n'arrêtait pas de me taquiner, raconte-elle, plus que ne le faisaient mes propres frères* ».



La famille Nahabédian avec Nigoghos au centre

Enfin la situation s'est améliorée. « *Nous avons cherché un appartement plus grand, raconte Anna. Mon frère Nahabed s'en est bien occupé et nous avons trouvé un logement Cours Lafayette. On a commencé à avoir des meubles* ».

Anna à l'école

Le nouvel appartement se trouvait au 142 du Cours Lafayette, juste avant la caserne de la Part-Dieu, aujourd'hui démolie. Anna allait à l'école de la rue de Créquy. « *Je me souviens qu'à Noël, raconte Anna, il y avait un sapin de Noël, et l'on nous donnait un paquet avec deux mandarines et des papillotes* ». Elle chantait également dans une chorale arménienne de la section de Lyon de l'UGAB, sous la direction du chef de chœur Bedrossian. « *Nous avions des robes bleues, se souvient Anna. Mon père me faisait chanter pour saisir la mélodie, puis il la jouait au violon* ». Elle-même prenait des cours de violon, mais les leçons étaient trop chères et il a fallu arrêter. En 1935, à 12 ans, elle a obtenu son certificat d'études primaires.



*Anna et ses camarades de l'école de la rue Pierre Corneille - année scolaire 1935-1936
(Anna est au deuxième rang, la première à gauche)*

Ses parents étaient fiers d'elle. Anna a ensuite fréquenté l'école de la rue Pierre Corneille, mais elle n'a pas poursuivi ses études, la famille n'en avait pas les moyens, et dès 14 ans, elle a commencé à travailler, dans une usine de textile.



A la section de Lyon de l'UGAB (dernier rang, deuxième à droite)

Le frère aîné se distingue

Le frère aîné d'Anna, Hovsep (ou Serge en dehors du cercle familial), avait beaucoup de prestance. Il s'habillait toujours à la dernière mode. Il avait adhéré à un parti politique arménien, le parti Dachnak, et devait parfois en découdre avec les communistes arméniens. Les Dachnaks se réunissaient le soir dans une maison du quartier, et quand ils sortaient, les communistes les attendaient dans la rue pour se battre avec eux. Un jour un militant du parti a reçu un coup de couteau, et personne ne réagissait alors qu'il se tordait de douleur par terre. Hovsep les a disputés tout en se dépêchant de le secourir, a appelé un taxi et l'a accompagné à l'hôpital, où il a pu être sauvé.

L'élégance d'Hovsep a été l'occasion d'un quiproquo mémorable : le dirigeant Dachnak Alexandre Khatissian, ex-président de la République indépendante d'Arménie, devait venir à Lyon et une fête était organisée en son honneur. Lorsque Hovsep est arrivé, les responsables de l'organisation, en voyant cet homme si bien habillé avec guêtres et chapeau melon, ont cru que c'était Alexandre Khatissian, et l'ont fait asseoir sur la chaise d'honneur. Il s'était laissé conduire sans comprendre, mais a dû finalement laisser la place lorsque le vrai Khatissian est arrivé.

Les trois orphelines

Hovsep voulait aussi se marier. De bonnes connaissances de la famille ont dit avoir trouvé une fille arménienne pour lui. Il y avait trois orphelines arméniennes qui habitaient le quartier de la Croix Rousse, à Lyon. Hovsep et ses deux inséparables amis, Antranig Manoukian (le fils des voisins à Hussénig) et Aghabeg Hatzakordzian, sont donc sortis avec les trois sœurs. Ils allaient les voir dans leur maison. Il y avait même une chanson sur les trois amis et leurs orphelines. Celle que fréquentait Hovsep avait toujours un chewing-gum dans la bouche. Elle était têtue. Un jour elle est venue à la maison des Nahabédian ; elle ne voulait pas enlever son chewing-gum, alors qu'elle parlait aux parents de Hovsep. Il lui a demandé de l'enlever, elle a dit non. Elle ne voulait rien faire, ni aider, ni toucher les cheveux. Hovsep a fini par dire non, qu'il ne voulait pas d'elle. Elle a beaucoup pleuré, a supplié, mais Hovsep est resté inflexible. Elle pleurait avec le cousin Nigoghos. Lui disait : « *Tu n'as pas de cœur* ». La famille de la fille est aussi venue à la maison pour se plaindre, mais c'était toujours non. Finalement, elle a épousé le fils de l'épicier. Les trois amis ont de fait tous les trois rompu leurs relations avec les trois orphelines. Antranig et Aghabeg ne se sont pas mariés eux aussi avec les deux autres filles. Ils les ont quittées avec quelques larmes.

Les fiançailles de Hovsep

Hovsep a obtenu le deuxième prix de coiffure. Il menait la belle vie. Il y avait un magasin de fourrure, tenu par des Français ; la fille du propriétaire était tombée amoureuse de lui. Elle voulait se marier avec lui. Un jour elle est venue à la maison avec sa grand-mère. Elle disait à Markrid : « *Si votre fils se marie avec moi, je ferai venir le docteur pour vous, j'enverrai à l'école votre fille Anna.* » La grand-mère voulait bien, mais ses parents ne voulaient pas. Hovsep était réticent, car il songeait à ses parents : « *J'ai promis à mes parents de m'occuper d'eux* ». Elle est revenue une deuxième fois, elle a donné sa nouvelle adresse : Saint-Raphaël, rue de l'Hôtel de ville. Cela a encore duré deux ans. Elle lui a dit : « *Je ne suis pas encore mariée à cause de toi* ». Mais entretemps, Hovsep avait fait la connaissance d'Armenouhi. Celle-ci avait voulu se faire coiffer, mais elle n'avait pas de rendez-vous, et il ne l'avait pas prise. Sa famille, les Pechdimaldjian, était originaire de Kutahya, ville prospère de la région

de Bursa, célèbre pour ses faïences. C'était une famille riche. Le père, Frédéric, était commerçant. Ils se sont fréquentés. Hovsep voulait prendre pour épouse une Arménienne, pour continuer de vivre avec ses parents et s'occuper d'eux. Les fiançailles se sont faites à la maison du Cours Lafayette.

Le lapin de la discorde

A l'occasion des fiançailles de Hovsep, des amis de la famille lui ont fait cadeau d'un petit lapin vivant. Il était si mignon que Nahabed, Anna et Nigoghos l'avaient pris en affection et voulaient le garder : ils disaient qu'ils s'en occuperaient, lui donneraient à manger. Mais Hovsep était contre, disait qu'il salissait de partout et qu'il n'était bon qu'à être mangé. Lorsqu'il élevait la voix, le petit lapin allait tout de suite se blottir auprès de Nahabed. Finalement un jour, Hovsep profitant que les autres dormaient, a réglé le sort du pauvre lapin. Il y a eu alors un déluge de lamentations et de cris, les autres accusant le frère d'être sans pitié et sans cœur. Markrid a confectionné un civet, mais personne n'en a mangé.

Nigoghos recherche une fiancée

Nigoghos aimait plaisanter et faire rire, et plaisait bien aux femmes, mais il n'a pas toujours été chanceux. Une première fois, il fréquentait une fille, et la tenait simplement par la main, mais le beau-frère de cette fille les a vus et s'est mis en colère. C'était un violent, et il lui a dit qu'il ne permettrait jamais qu'il se marie avec elle. Il a donc laissé tomber, et s'est fiancé ensuite avec Maïram. Malheureusement la famille de cette dernière était avare et cherchait toujours à profiter de lui. Cette famille était connue pour son avarice depuis la Turquie, et lorsque Nigoghos a écrit à sa mère, à Kharpert, en lui disant qu'il fréquentait Maïram, elle l'a mis en garde, et lui a recommandé de rompre tout de suite, du moment qu'il n'était pas encore marié. Il s'en est rendu compte lorsqu'un soir qu'il était chez eux, ils n'ont pas voulu lui servir à manger, même pas des œufs sur le plat. Il a donc rompu, mais il voulait récupérer les bijoux qu'il avait offerts à Maïram. Il s'est arrangé avec un bijoutier arménien : profitant de ce qu'il n'y avait que la grand-mère à la maison, il a prétexté que les bijoux avaient besoin d'une réparation et a pu les reprendre par son entremise. La famille de Maïram n'a pas arrêté de harceler Nigoghos, ainsi qu'Aristakès et Markrid, pour le faire revenir en arrière, mais il a refusé de la reprendre.

Plus tard, il a fait une nouvelle tentative malheureuse : il avait bien cru avoir trouvé sa promise à Marseille. Tout allait bien, mais après quelques temps il s'est aperçu qu'elle ne convenait pas, et il a écrit à Hovsep qu'il revenait, réintégrant ainsi le foyer des Nahabédian à Lyon.

Nigoghos et les trois sœurs

Il a ensuite fréquenté une famille arménienne qui avait trois filles. Il avait été mitron dans leur boulangerie au pays de Kharpert, à Méziré. Il avait le béguin pour la cadette, Arsinée, et aurait bien voulu se marier avec elle, mais ce n'était pas possible, car les deux plus grandes sœurs n'étaient pas mariées. La tradition voulait en effet que ce soit d'abord l'aînée qui se marie, puis la seconde, et enfin la dernière. De plus toutes les trois aimaient Nigoghos. Il a donc fallu qu'il patiente jusqu'à ce que les deux premières sœurs se marient. Ce jour-là, Aristakès et Markrid sont donc allés demander la main d'Arinée pour Nigoghos. Mais ils n'ont pas été bien accueillis, les deux sœurs étaient furieuses, car elles affirmaient que c'est elles que Nigoghos aurait dû épouser selon la tradition. C'était donc un premier refus. Mais Nigoghos

tenait à cette fille et les parents sont donc retournés demander la main d'Arsinée une seconde fois. Mêmes cris et protestations, les deux sœurs ont même menacé Arsinée que si elle acceptait ce mariage, elle ne les reverrait jamais plus. L'excitation était telle, que la table avait été mise pour le repas, mais sans aucun couvert pour Aristakès et sa femme ! Ils sont donc repartis bredouille et sans avoir mangé. Néanmoins, ils y sont retournés une troisième fois, et cette fois-ci Arsinée a tenu bon et a accepté la demande en mariage. Ses sœurs se sont fâchées avec elle, et ne sont pas venues à ses noces. De cette union est né un fils, Minas.

Le mariage de Hovsep et l'installation rue Bossuet

Le mariage de Hovsep et d'Armenouhi a eu lieu en grande pompe, au Palais d'Hiver de Lyon. Dans la grande salle de réception, il y avait d'un côté les tables de la famille de la mariée et de l'autre celles de la famille du marié. Les serveurs passaient d'un côté à l'autre pour apporter les plats. Avant son mariage, Hovsep avait dit à sa future épouse que si elle acceptait de se marier avec lui, alors il faudrait qu'elle vienne habiter avec ses parents car il avait promis de toujours s'occuper d'eux. Il y a eu alors quelques tiraillements avec la belle-famille. Le beau-père avait écrit dans une lettre qu'il serait bien mieux qu'ils vivent tous les deux et que ses parents s'installent dans une autre maison. Mais Hovsep restait sur ses positions et il lui a renvoyé une lettre, mais celle-ci utilisait des termes si choisis et était tournée de telle sorte pour ménager les susceptibilités de chacun tout en ne renonçant pas sur le fond, que le beau-père n'y avait rien compris. Finalement Armenouhi est intervenue en disant qu'elle voulait bien s'installer chez ses beaux-parents, qu'ils en avaient parlé avant de se marier.



Hovsep et Armenouhi

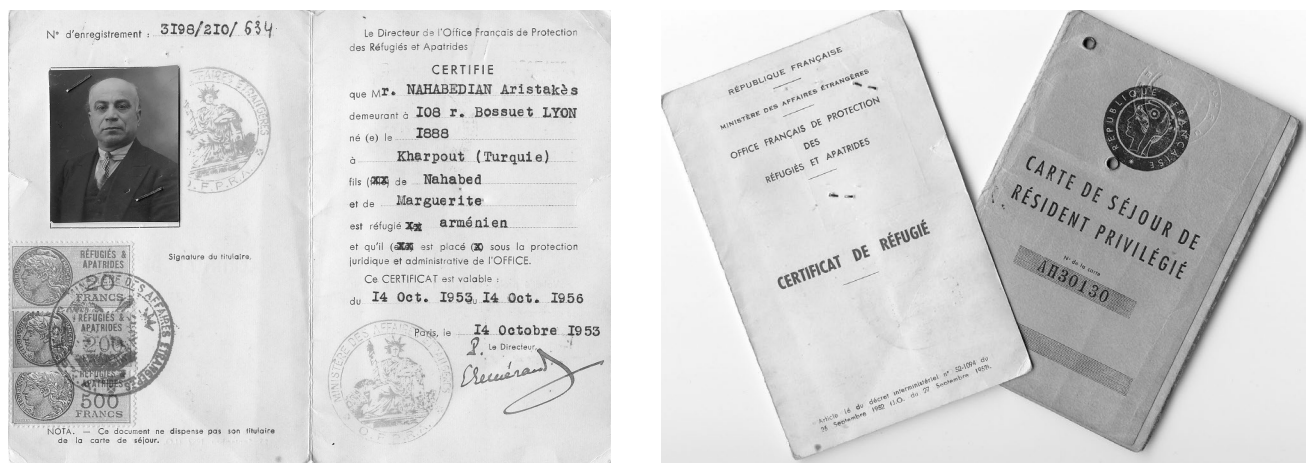
Entre-temps, Nahabed s'est occupé de trouver un logement plus spacieux pour accueillir toute la famille. Il avait toujours un journal à la main, se rappelle Anna, et il a trouvé un bel appartement ancien au 108 rue Bossuet, près de la gare des Brotteaux. L'appartement avait été

occupé auparavant par des Russes Blancs. Il se situait au-dessus d'une porte cochère et donnait sur une cour intérieure. Après un bon nettoyage et la pose des papiers peints, l'appartement a accueilli toute la famille. Armenouhi s'est imposée par sa simplicité et sa gentillesse. Elle a donné naissance, en 1939, à Robert, leur unique enfant, et le neveu chéri de sa tante.

Anna à l'ouvrage

Anna a commencé à travailler à 14 ans. L'usine, la seule dans laquelle elle a jamais travaillé à Lyon, se trouvait dans le même carré d'immeuble, elle n'avait que la cour à traverser pour se rendre au travail. Le patron passait chaque matin, et Anna lui a demandé s'il pouvait la prendre comme ouvrière, et il a tout de suite accepté. Il a fallu qu'elle ait une carte d'identité. Un inspecteur passait dans les usines pour voir combien d'étrangers y travaillaient. L'inspecteur a demandé à Anna d'aller à la Main d'œuvre refaire ses papiers. Comme dans son usine, ils étaient deux étrangers sur vingt Français, cela ne posait pas de problèmes et Anna a pu travailler. Dans son atelier, on fabriquait de l'astrakan-chenille. Il y avait quatre bobines de fils, une chenille de 10 m et une tringle de 10 m. Anna travaillait avec sa collègue et amie Emma, à la confection d'écharpes en astrakan, qui étaient expédiées en Italie. « *Le patron m'appelait toujours la « petite », raconte Anna. Il lui disait : « Petite, pourrez-vous venir travailler samedi ? »* C'était un jour de repos, mais elle n'osait pas refuser. En hiver, étant donné qu'elle logeait près de l'usine, il la sollicitait aussi : « *Petite, vous viendrez le matin une demi-heure avant pour allumer les phares* ».

Il fallait faire le renouvellement des cartes de séjour, tous les 3 ou 5 ans. C'est Anna qui accompagnait ses parents, car elle avait appris le français à l'école. Il fallait parfois donner de « *petits cadeaux* » comme un paquet de tabac, pour que tout se passe bien. C'était dans le quartier St-Jean.



Les papiers d'Aristakès

Anna militante à la JOC

Dès ses 17 ans, Anna a commencé de militer dans la Jeunesse Ouvrière Chrétienne (JOC). Le soir, elle participait à l'organisation et à l'action de sa section. Un jour, elle a surpris son contremaître, à l'occasion du Vendredi Saint, lorsqu'elle a demandé à faire une minute de silence à l'usine pour la Passion de Jésus-Christ. La demande fut acceptée, mais dorénavant on la regardait d'un autre œil. La femme du patron, qui était paralysée et constamment alitée, et aussi une fervente catholique, demanda à la voir, et la prit en amitié. Anna allait la voir

régulièrement et partageait ses confidences. Pendant les vacances, elle partait dans les camps de la JOC à Chamonix, Megève, Combloux, dans les Alpes. Elle a ainsi noué des amitiés solides et durables avec d'autres filles, surtout avec Andrée Grand, la plus proche d'entre elles, avec laquelle elle a toujours maintenu des relations. Elle a été présidente de sa section du 3^{ème} arrondissement de Lyon pendant une dizaine d'années, mais c'était beaucoup de travail, et elle n'a pas continué après son mariage.



En août 1945, une halte au cours d'une excursion vers la Mer de Glace

La famille confrontée à la guerre

La guerre de 1939-45 a éclaté. Tous les membres de la famille avaient des papiers syriens, mais cela n'a pas empêché Nahabed de faire la guerre en 1939. Il a été fait prisonnier et est resté 5 ans en Allemagne, au Stalag de Magdeburg. Hovsep lui est entré dans la Résistance, dans les FTP (Francs Tireurs et Partisans) à Villeurbanne, et a participé à diverses opérations jusqu'à la libération. Il a manqué être arrêté par la Gestapo lors d'une rafle dans un café. Aristakès avait trouvé un nouvel emploi, il était alors jardinier au Parc de la Tête d'Or. Mais un jour il a été arrêté, car il était allé travailler, sans le savoir, pendant le couvre-feu. Il ne parlait pas bien français, et avait beaucoup de mal à se faire comprendre ; par chance un officier allemand connaissait les Arméniens et ils l'ont finalement relâché. Après la guerre, il n'a pas retrouvé ce travail qui a été donné de préférence à un Français.

Cousine Vartouhi à Marseille

Lorsque la famille Nahabédian s'est installée à Lyon, elle a reçu une lettre de la cousine Vartouhi, dont on avait plus de nouvelles depuis la Syrie. Elle racontait qu'elle habitait à Marseille, qu'elle était mariée, mais que son mari buvait et la battait, qu'elle était malheureuse. Le frère aîné d'Anna a alors écrit au mari, en le menaçant de lui faire payer très cher, s'il continuait de battre sa cousine Vartouhi. Puis on n'a plus eu à nouveau aucune nouvelle. Vartouhi était finalement repartie en Syrie, où elle a travaillé dans les cafés, comme serveuse. Ensuite, elle est revenue à Marseille, au café de la rue Mazenod. C'est là qu'elle a rencontré son futur mari. « *Je mettais mes bas, il a vu mes jambes, et on lui avait dit que j'étais une petite Arménienne* », a-t-elle raconté plus tard à Anna. Lui c'était Mahmoud, fils d'un Pacha turc.

Mahmoud et Vartouhi

Son père, un Pacha turc progressiste, avait tenté d'échapper à la vindicte du Sultan Abdul Hamid II, en se réfugiant en Albanie. Mais le Sultan avait envoyé des émissaires pour le tuer lui et toute sa famille. Ils les ont finalement tous assassinés, sauf le petit Mustapha Mahmoud et son frère, car une servante arménienne les avait cachés sous ses jupes puis emmenés en Grèce. Celle-ci l'a élevé dans sa famille et quand il a été grand, elle lui a dit qui il était : le fils de Mahmoud Pacha, et qu'il fallait fuir loin d'ici. Le jeune Mahmoud est alors parti en France, et s'est engagé dans la Légion étrangère (pour 5 ans). Ensuite il est revenu en France et est devenu Français. Il possédait une bonne situation : chef cuisinier sur un paquebot. Mais il se rappelait que c'était une Arménienne qui l'avait sauvé et il souhaitait ardemment se marier à une Arménienne. Il avait voulu épouser la fille de la servante qui l'avait sauvé et élevé, mais sa famille s'était opposée à l'union parce qu'il était Turc et que les massacres étaient dans toutes les mémoires. Aussi, lorsqu'il a rencontré Vartouhi, il a alors tout fait pour se marier avec elle, et y est parvenu.



Mahmoud, maître-coq du paquebot Le Cap des palmes

Vartouhi retrouve sa famille

La famille Nahabédian a alors reçu une nouvelle lettre de Vartouhi. Elle écrivait qu'elle s'était remariée, qu'elle était heureuse, que son mari était chef cuisinier sur un bateau, et qu'il voulait connaître la famille. C'est ainsi qu'ils sont arrivés de Marseille à Lyon. Mahmoud est allé au café avec Aristakès, pour faire la fête. Aristakès a joué du violon, et Mahmoud était tellement heureux qu'il a offert des tournées générales. Ils sont rentrés tard et tous les deux ivres. Vartouhi était en colère et elle a disputé Mahmoud : « *Mais dans quel état tu as mis mon oncle !* ». Mais Aristakès le défendait et lui disait de ne pas le disputer. Depuis ce moment, chaque année, Anna allait passer 15 jours de vacances à Marseille chez sa cousine. Vartouhi considérait sa petite cousine comme sa propre fille. Pendant la guerre de 39-45, Mahmoud et Vartouhi faisaient parvenir des colis aux Nahabédian. C'étaient des ananas, des langoustes, des régimes de bananes, des mangues, que Mahmoud ramenait de ses voyages en mer. Mahmoud allait chez les Arméniens et était très généreux, il donnait aux malheureux. Il y avait un cordonnier arménien pauvre, qui avait un garçon et une fille. Mahmoud a fait embaucher le garçon sur son paquebot (de la compagnie Freyssinet). Comme il n'allait pas assez vite en cuisine, il faisait le service de salle. Pour cela, ces Arméniens étaient très reconnaissants. Lorsque la grand-mère du garçon est morte, Mahmoud a assisté à l'office funèbre à l'Eglise Arménienne. Il a été ému et a dit à sa femme : « *S'il m'arrive quelque chose, je voudrais être enterré à l'Eglise Arménienne* ».



La famille Nahabédian avec Vartouhi et Mahmoud

La disparition de Mahmoud et Vartouhi

La cousine Vartouhi était superstitieuse. Un jour, elle avait fait un mauvais rêve, et avait dit à son mari de ne pas partir en mer, car il allait arriver un malheur. « *Ne pars pas !* » avait-elle répété, et Mahmoud était resté. Effectivement son bateau a sombré et tous ses amis sont morts dans le naufrage. Puis un jour, Mahmoud est mort d'une crise cardiaque, à terre, en allant au marché. Il a été enterré à Marseille, à l'Eglise arménienne, comme il l'avait demandé. La cousine Vartouhi est morte six mois après, de maladie. Elle avait été transférée à l'hôpital Edouard Herriot à Lyon, lorsqu'Anna s'est fiancée. Elle a légué tous ses biens à Anna, mais son héritage a été malheureusement détourné par un notaire peu scrupuleux de Marseille. Anna, pour éviter d'aller à Marseille, lui avait donné les pleins pouvoirs pour retirer l'argent de la banque, mais ce dernier lui a ensuite écrit que le compte en banque était vide !



Anna et Vartouhi, avec son sac en croco, dans les rues de Marseille

Les Nahabédian des Etats-Unis

Le grand oncle d'Amérique, Yervant, habitait près de Boston. Il envoyait tous les ans des dollars à son frère Aristakès ; il envoyait aussi des vêtements, qu'on enfilait de bas en haut et qu'on ne mettait jamais. Il était directeur d'usine. Mais sa femme, Anna, était une chipie qui a même essayé de l'empoisonner ; elle a finalement été arrêtée par la police après avoir de nouveau prémédité le meurtre de son mari. Pendant la guerre toute la famille d'Amérique envoyait des colis en France, notamment l'oncle Krikor qui possédait une supérette.

Le grand oncle se disputait avec son frère par lettres interposées. C'est Anna qui écrivait les lettres et qui les lisait. Yervant écrivait : « *Je t'ai envoyé de l'argent pour que tu viennes en Amérique et tu n'es pas venu. Je t'ai envoyé de l'argent pour que tu m'envoies tes enfants et ils ne sont pas venus, etc.* » Lorsqu'il a appris que Nahabed était prisonnier en Allemagne, il a écrit pour disputer son frère et lui dire que cela ne serait pas arrivé s'il l'avait envoyé aux Etats-Unis. Les cousins d'Anna, Sahag et Nahabed, les fils d'oncle Krikor, ont fait la guerre dans l'armée américaine et sont passés en France, à Paris, mais ils n'ont pas pu venir à Lyon. Nahabed, qui était musicien de profession, a été grièvement blessé et est resté handicapé jusqu'à la fin de sa vie.

Il y avait aussi un autre parent très dégourdi aux Etats-Unis, Nechan Tachdjian, celui-là même que l'on appelait « *Kogh Nechan* » à Hussénig. Il voyageait vers la Californie, lorsque son train a été attaqué par des bandits. Il venait d'acheter un revolver, et lorsque les bandits sont venus vers lui pour le dépouiller de son argent, il a fait feu et a tué net deux des bandits, et le troisième a pris la fuite. Suite à cet acte de bravoure, Nechan a été nommé shérif en Californie.



Krikor, son épouse Mary, et leurs enfants Madelyn, Sahag et Nahabed



Khatchadour, sa femme, et leur fille Isabel

L'oncle d'Amérique disparaît

En 1950, Yervant, le frère aîné d'Aristakès, est décédé aux Etats-Unis. Il avait eu une attaque cérébrale et ne pouvait plus parler ; il était soigné chez la fille de sa grand-tante maternelle, Elizabeth Berbérian, puis tout à la fin, son frère Krikor l'avait pris chez lui. Après le décès de Yervant, il y a eu une malheureuse affaire autour de son héritage, qui provoqua une brouille durable entre les Nahabédian d'Amérique et ceux de France. Elizabeth Berbérian continua de correspondre avec la famille, mais elle ne pouvait pas venir en France à cause de sa mère qui était malade. Finalement, bien des années plus tard, elle est passée en France, à Paris, sur la route d'un voyage en Arménie. Aristakès, Hovsep, Anna et Robert, sont allés en voiture jusqu'à Paris, pour la voir à l'aéroport. Elle est morte quelques années après ce voyage, qui l'avait tant enchantée. Elle avait une fille établie à Phoenix en Arizona.

Bien plus tard, Anna a eu des nouvelles de ses cousins d'Amérique par des amis, Lucienne et Nazar Hatchadourian, qui étaient allés rendre visite à leur famille aux Etats-Unis ; ils avaient pu rencontrer Isabel, la fille de feu son oncle Khatchadour, ainsi que Sahag, le fils aîné de Krikor. Après toutes ces années, Anna aurait bien aimé renouer des liens avec sa famille des Etats-Unis, mais cela ne s'est pas réalisé.



Le grand oncle Yervant

Anna rencontre son futur mari

Anna a bientôt fait la connaissance d'une personne qui compterait beaucoup dans sa vie. Elle emmenait son neveu Robert, le fils de Hovsep, au cinéma, quand Nigoghos est venu la chercher. « *Il y a du monde à la maison, on est venu pour te voir* », lui a-t-il dit. Par l'entremise d'un cousin de son futur mari, on lui a présenté un garçon, André Haroutioun Kouyoumdjian. Elle lui a fait du café, mais il a refusé de manger de la salade de fruits. « *Non merci* », a-t-il répondu. Il parlait très peu, par timidité. Puis il est rentré à Villefranche-sur-Saône. Il était tailleur à domicile et travaillait avec un aide, Jean Blascos. Jean lui a demandé : « *Alors, comment ça s'est passé ?* ». « *Je ne sais pas, a dit André, ils sont riches* ». Mais il trouvait qu'Anna n'était pas mal : « *C'est une jolie petite brunette* », et il aurait bien aimé la revoir. Anna le trouvait elle aussi « *gentil* ». « *J'ai vu que nos caractères s'accordaient. Il m'a dit qu'il avait reçu une éducation catholique et qu'il était allé au pèlerinage de Notre-Dame du Puy. Il n'avait pas d'argent, mais il avait le soutien de sa famille et une sœur en or* », confiera plus tard Anna. Au bout de plusieurs rencontres, Anna dit finalement « *oui* ». Il y a eu les fiançailles le 25 septembre 1949. Avec l'héritage de son oncle d'Amérique, ils sont allés passer quelques jours à Marseille, qu'André ne connaissait pas. Le mariage s'est fait à Lyon, le 2 juillet 1950, à l'Eglise St Nom de Jésus, précédé de la cérémonie civile à la Mairie du 6^{ème} arrondissement.



André et Anna

Puis ils sont allés en voyage de noces à Lourdes. Ensuite Anna s'est installée à Villefranche-sur-Saône, dans le logement de sa belle famille.



La photo du mariage : toute la famille et les amis réunis autour d'Anna et André

Seconde partie : de Yénidjé à Villefranche-sur-Saône

Le village natal d'André

La famille Kouyoumdjian avait connu elle aussi bien des vicissitudes, de son pays natal jusqu'aux montagnes de l'Ardèche. Elle était originaire d'une région de Turquie fort éloignée de Kharpert. André était né en 1920 à Yénidjé, un village presque entièrement arménien, situé près de Brousse (ou Bursa), aux abords de la mer de Marmara, et au pied du mont Uludag, l'ancien mont Olympe de Mysie, culminant à 2 543 m. Il était né le jour de Pâques, le 15 avril, c'est pourquoi sa mère Mariam lui avait donné le nom de « *Haroutioun* » (*Résurrection*).



Le mont Olympe ou Uludag

Mariam était elle-même née en 1886 à Yénidjé. Fille de Kaloust Elmassian, elle n'a pas connu sa mère, Varténie Thilkian, morte en couches, et a été élevée par sa grand-mère maternelle Varvar. A la suite du remariage de son père avec Aghavni Kalenderian, un garçon Sétrak, et trois filles, Nourig, Mariam et Nazéli, étaient nés.

La famille possédait une grande ferme, avec une importante basse cour pour l'élevage des volailles. L'une des activités agricoles était une plantation de pavots, dont la récolte était acheminée à Brousse par convoi armé. Mariam était une bonne écuyère ; sur son cheval blanc, elle portait à manger aux ouvriers agricoles pendant la saison d'été. A partir de 1909, chaque hiver, elle était engagée comme fileuse en soie dans les usines de Brousse.

La fratrie des Kouyoumdjian

En 1912, a eu lieu le mariage de Mariam et d'Oskian Kouyoumdjian, en même temps que neuf autres couples, à l'église St Jacques de Yénidjé. Oskian, né en 1882, appartenait lui aussi à une famille de propriétaire terrien. Leur exploitation employait des ouvriers agricoles pour la production de fruits et légumes. Il faisait partie d'une fratrie de cinq frères, dont les parents

Agop et Varténik avaient été tués lors des massacres arméniens de 1894-1896. Les cinq frères, Oskian, Khatchig, Onnig, Kévork et Garabed, s'occupaient des travaux agricoles ainsi que d'un café situé sur la place du village, face à un platane centenaire. Oskian allait régulièrement dans la montagne pour ramener de la glace pour les besoins du café.



Le quartier arménien de Brousse

La guerre des Balkans

La guerre des Balkans en 1912 et 1913 allaient bouleverser la vie de la famille. Oskian et Kévork, ainsi que Kirkor, un des fils de Garabed, étaient mobilisés dans les rangs de l'armée turque, opposée aux nations des Balkans ; Onnig pour sa part s'était engagé aux côtés du Général Antranik, dans l'armée bulgare. Antranik Ozanian, natif de Chabin Karahissar, était un célèbre partisan arménien, qui s'était illustré dans la lutte contre les Turcs. A la tête d'une division d'Arméniens dans les rangs bulgares, il avait Onnig comme ordonnance et clairon. Malheureusement, au cours des combats, Onnig fut un jour encerclé par les forces turques, et préféra se tuer en se jetant d'une falaise, plutôt que de tomber aux mains des Turcs.

Les autres membres de la famille connurent un sort tout aussi malheureux : Kévork et Kirkor ont été portés disparus. Quant à Oskian, il a été laissé pour mort sur le champ de bataille en plein hiver. Blotti sous le ventre de son cheval Azad, mort d'épuisement depuis deux jours, Oskian a néanmoins survécu, en mangeant de l'herbe recouverte de neige. Lorsque la Croix Rouge le découvrit finalement, il crachait du sang, et dut être soigné pendant six mois à l'hôpital de Roussé, en Bulgarie, pour une double pneumonie. Oskian retrouva après cela son village et les siens, rétabli mais non indemne après une telle épreuve.

Un innocent en prison

La famille poursuivit son existence ordinaire. Oskian s'occupait de la ferme et tenait le café, fréquenté par tous les Arméniens de Yénidjé, ce qui leur permettait de vivre convenablement. Ils avaient pour voisin l'unique famille turque du village, avec laquelle ils entretenaient de très bonnes relations. Mais un jour des Arméniens ont appris que le père de famille turc avait

vendu des moutons, et ils l'ont tué pour voler l'argent de la vente. Tous les Arméniens du village étaient au courant, sauf la famille Kouyoumdjian. Ils s'étaient tous réunis au café pour avoir un alibi. Mais ils n'avaient rien dit à Oskian car ils savaient que ces Turcs étaient ses amis et qu'il les aurait prévenus. Après le meurtre, les soupçons de la police turque se sont portés tout naturellement sur Oskian, car il était le seul à n'avoir pas d'alibi et c'était son voisin. Il a été arrêté, mis en prison, puis relâché, puis de nouveau arrêté et finalement libéré. Les propres fils du Turc assassiné n'arrêtaient de témoigner en sa faveur au tribunal, en disant que ce n'était possible, qu'il était leur ami. Mais Oskian était resté plusieurs mois en prison et sa santé s'était bien détériorée.

Les jours terribles de 1915

Puis vinrent les jours terribles de 1915. La population de Yénidjé ne fut pas épargnée, les parents de Mariam, Kaloust et Aghavni, ont péri dans la tourmente, les deux derniers frères d'Oskian, Khatchig et Garabed, ont eux aussi été tués. Un de ses neveux, Hadji Sarkis, vengea la mort atroce de trois paysans du village qui avaient été brûlés vifs dans le four à pain, sur ordre du préfet de Brousse. Alors que ce dernier participait à une réunion avec des responsables du parti Jeunes-Turcs, Hadji Sarkis était à l'affût dans la pièce contiguë. Grâce à deux trous pratiqués dans le mur, derrière une gerbe de fleurs surmontée du portrait de Talaat Pacha, il mit en joue le préfet et le tua de deux balles dans la tête. Poursuivi, il fut rattrapé et décapité.

Les hommes avaient fui dans les montagnes, pour conduire la résistance, mais un millier d'hommes étaient de peu de poids face aux bataillons turcs. Les femmes, les vieillards et les enfants avaient été laissés dans les villages, dans la pensée qu'ils seraient épargnés, mais ils furent livrés aux exactions et à la déportation. Le Vartabed Artavazd Kalendarian, oncle maternel de Mariam, fut déporté et sauvagement exécuté à Urfa.

L'exil vers la Grèce

En 1922, après la débâcle de l'armée grecque face aux troupes de Mustafa Kemal, la famille Kouyoumdjian, ainsi que tous les autres habitants arméniens et grecs de la région ont dû fuir les massacres et l'avancée des troupes turques. Mariam prit aussi la fuite à pied, laissant derrière elle sa ferme en feu. Avec sa grand-mère Varvar, en ayant sur le dos son bébé de deux mois, le petit Agopig, et en tenant par la main Haroutioun, âgé de deux ans, elle tentait de se frayer un chemin parmi la cohue. Dès le début de la marche, la grand-mère s'écroula de fatigue et s'éteignit peu après, accompagnée par les prières de sa fille, puis lors d'une halte de nuit, le bébé ne se réveilla pas au matin et Mariam, écrasée par la souffrance et la détresse, dut l'abandonner sur la route, dans un fossé. Elle continua de marcher avec Haroutioun et réussit à grand peine à prendre un train pour atteindre la mer. Les Grecs et les Bulgares avaient envoyé des bateaux pour les sauver. Mais il fallait faire vite pour s'embarquer. C'était la bousculade, la ruée vers les embarcations. Les gens qui tombaient étaient piétinés. Mariam a laissé tomber le baluchon où elle avait mis quelques vêtements ; il fallait avancer coûte que coûte. Quelqu'un a dû lancer le petit Haroutioun du quai dans l'embarcation où Sétrak Elmassian, son oncle maternel l'a rattrapé. Il était sauvé ainsi que son père et sa mère, mais combien d'autres n'avaient pas eu cette chance et avaient péri sous les coups des Turcs.

Réfugiés en Grèce

Les bateaux emmenèrent les Arméniens en Grèce et les débarquèrent à Salonique. Là, ils furent installés dans des camps de réfugiés, sous des tentes. La Croix rouge américaine leur donnait des rations de nourriture, mais les conditions de vie étaient très précaires. Les Arméniens travaillaient durement dans les plantations de tabac, il y avait la chaleur insupportable et les fièvres qui emportaient les plus faibles. Haroutioun et ses parents sont restés deux ans en Grèce.

L'oncle Sétrak craignait que le procès du meurtre du voisin turc ne soit à nouveau ouvert et préférait que son beau-frère s'éloigne le plus possible de la Turquie. La Grèce était trop proche des côtes turques et la Bulgarie était à exclure à cause de son climat : il avait fait une pneumonie et les hivers bulgares étaient rigoureux. Aussi, lorsqu'en 1924, un certain Beylerian est venu en Grèce pour trouver de la main d'œuvre pour les usines de moulinage de la soie en Ardèche, la famille de Haroutioun s'est portée volontaire, ainsi qu'une dizaine d'autres familles de la région de Brousse (cette région était spécialisée dans l'élevage du ver à soie). Il y avait parmi elles des compatriotes du même village de Yénidjé : la famille de Haïganouch (Nalbandian-Bédanian) et son oncle Zadig (Kapriélan), de Zadig Yeghiazarian, d'Andon Hazarossian. Elles bénéficièrent d'un passeport collectif et embarquèrent pour Marseille.



Sétrak et son épouse Sirarpi

Sétrak Elmassian, quant à lui, restait en Grèce. C'était un homme très instruit ; il avait étudié au séminaire du Patriarcat de Jérusalem, avait enseigné au monastère de la ville Jaffa (aujourd'hui un quartier de Tel Aviv), mais il avait renoncé à entrer dans les ordres, et devint professeur. C'est lui qui a choisi un nouveau prénom à Haroutioun, plus occidental, André (ou Andréas). Lui-même essaya d'aller en Amérique, mais ils ne le laissèrent pas entrer à cause de sa maladie des yeux. Il s'établit au Pirée avec son épouse Sirarpi, et joua un rôle important dans la vie de la communauté arménienne de Grèce, sur le plan culturel et éducatif, et aussi en tant que patron d'une entreprise textile et rédacteur en chef du journal arménien « *Azad*

Or », après la libération en 1945. C'était une personnalité respectée et aimée de ses compatriotes : il eut des obsèques nationales dans la communauté arménienne de Grèce, après son décès prématuré en août 1950. Il avait choisi de changer son patronyme et de s'appeler Koharouni, afin d'être mieux accepté dans la société grecque, tout en donnant à son nom une racine arménienne (« *Kohar* » veut dire « *bijou* » en arménien, alors que « *Elmas* » signifie « *diamant* » en turc).

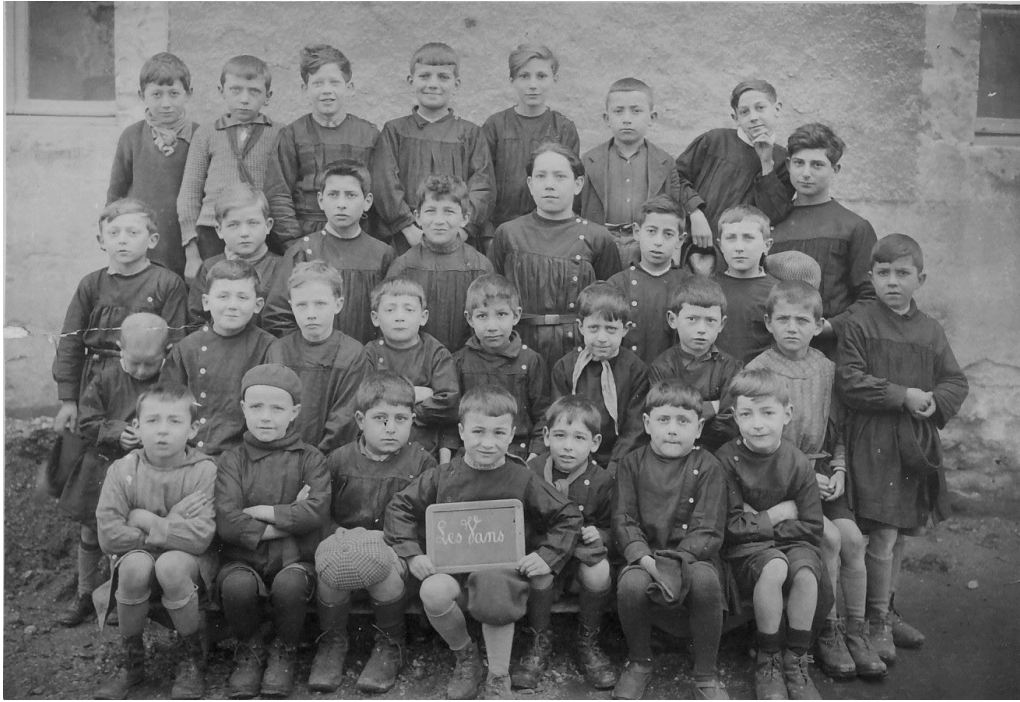


Sétrak avec sa femme Sirarpi et ses deux fils Artine et Kaloust

De Marseille à Les Vans

Après un court séjour à Marseille, la famille Kouyoumdjian, munie d'un contrat de travail, arriva à Largentière, en Ardèche, le 15 octobre 1924. Oskian a été engagé comme ouvrier agricole et son épouse Mariam travaillait pour sa part comme fileuse en soie aux Etablissements Palluat de Largentière. Les conditions de travail dans les usines de moulinage étaient très pénibles : dans le bruit du va-et-vient des bobines de fils, les femmes devaient dévider à main nue les cocons des vers à soie dans de l'eau chaude, 9 heures par jour, du lundi au samedi. Les hommes quant à eux ramassaient les vers à soie extraits des cocons et les entassaient à l'extérieur pour les faire sécher. Mariam donna naissance à une fille, Vartouhi (Rosette) en 1925.

Cette même année, en novembre, à la suite de la fermeture de l'usine de Largentière, toute la famille s'est installée à Les Vans, où fonctionnaient d'autres filatures de soie. Là-bas, ils ont loué une maison dans le centre du village, et ont possédé un grand jardin au flanc de la montagne. Oskian était très aimé de tous ses compatriotes, car il était d'une grande gentillesse. Après avoir trimé dans les Ponts et Chaussées et les mines de charbon de Pigères, Oskian a été contraint, pour raison de santé, de travailler comme jardinier, chez les Carmélites des Vans, dans les jardins de l'Hôpital de la ville. Après sa journée de travail, il cultivait avec amour son jardin, allait l'arroser le soir et y dormait même parfois. Tous les fruits et légumes qui poussaient à foison grâce à ses efforts, il les partageait avec tous ses amis. Mariam a eu un second fils, Agopig (Jacques) en 1929. André, quant à lui, a commencé à travailler à la filature dès 13-14 ans.



André à l'école des Vans (au dernier rang à gauche)



Les Kouyoumdjian et leurs trois enfants

Apprenti tailleur à Clamart

Par la suite, en 1936, Zorab (Raymond) Démirdjian, un compatriote de Yénidjé, que la famille avait aidé à son arrivée en France, accueillit André à Clamart, dans la région parisienne, afin de lui faire apprendre le métier de tailleur. André logeait chez Takouhi et Kaloust, de proches amis de la famille. André poursuivait avec sérieux son apprentissage, lorsqu'en 1938, rentrant de nuit à son logement, il s'est cru poursuivi par deux personnes qui couraient dans la rue, et s'est mis à courir à son tour, sous le coup d'un choc nerveux. Il a fait une grave crise de jaunisse et a dû être hospitalisé. Afin de s'occuper de lui, presque toute la famille le rejoignit dans la région parisienne : Mariam, avec ses deux enfants quitta ainsi Les Vans pour Meudon, tandis qu'Oskian restait en Ardèche car il devait garder une propriété.



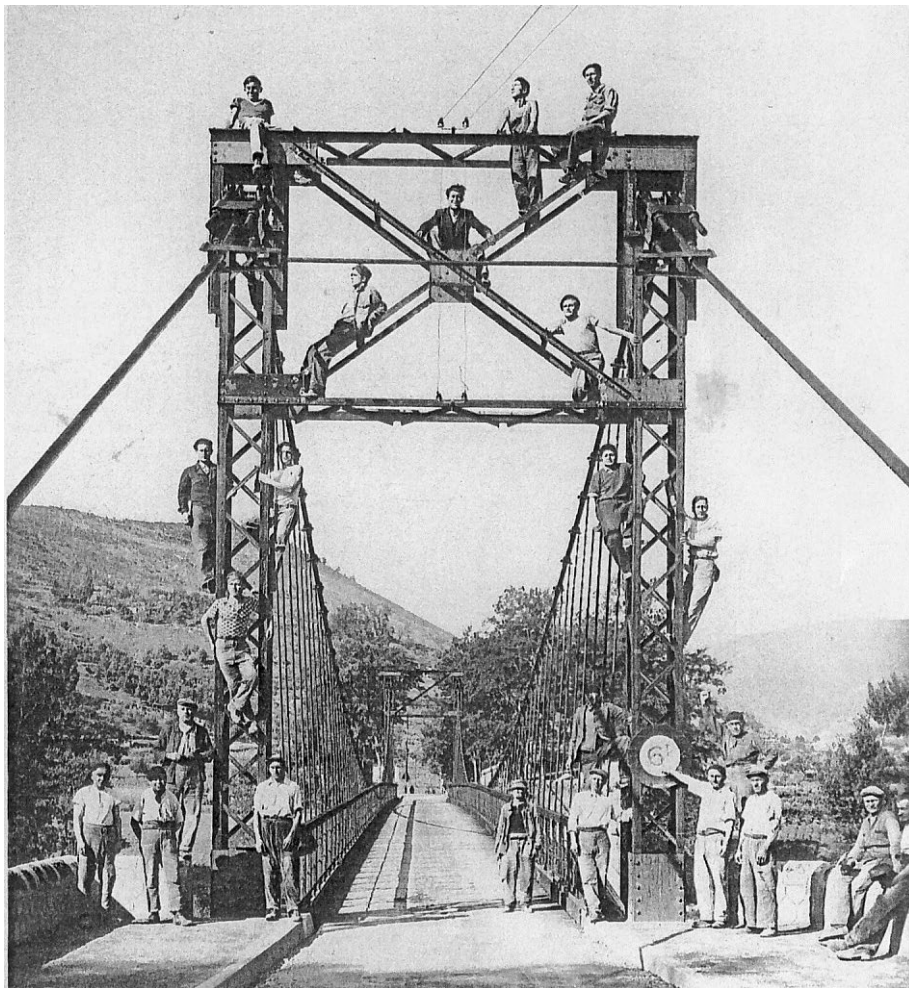
Retour à Les Vans

Néanmoins, après huit mois, la famille retourna à Les Vans, tandis qu'éclatait la Seconde Guerre Mondiale. Usé par le travail, Oskian est décédé le 23 décembre 1942, suite à un abcès à la gorge qui s'était infecté.

Pendant la période de la guerre, André a fait les camps de jeunesse, mis en place par le régime de Vichy, et a travaillé aux Ponts et chaussées. Il participa à la reconstruction d'un pont de fer à l'entrée des Vans, car les maquisards avaient fait sauter l'ancien pont en 1944. Les conditions de vie étaient très dures. Mariam et sa fille travaillaient à l'usine de filature de soie Payen à Les Vans ; néanmoins, pendant quelques temps, Mariam eut un emploi à la pouponnière de la filature, où elle s'occupait des bébés des jeunes ouvrières habitant dans les environs.



André participe à la construction du pont de fer sur le Chassezac à Les Vans



L'achèvement du pont de Les Vans : André trône au sommet

L'installation à Villefranche-sur-Saône

Après la guerre, une bonne partie des Arméniens des Vans a quitté la région pour trouver du travail, car les possibilités étaient très limitées en Ardèche. Des *Yénidjétsi* (compatriotes du village de Yénidjé, d'où était venue la famille Kouyoumdjian) se sont installés à Villefranche-sur-Saône. Haïganouch (Yvonne) Bédanian en faisait partie, et a accueilli ensuite dans sa famille son amie Vartouhi (Rosette), la sœur d'André. Elle est restée chez eux et a travaillé dans l'usine de confection Mulsant. Ensuite Rosette a fait venir sa mère et ses frères en 1947, et ils ont tous habité dans un appartement loué par l'usine, au 9 rue de Belleville. Les Arméniens s'étaient retrouvés après l'Ardèche dans le quartier de la Quarantaine, rue des Fayettees. Il y avait une grande partie de *Yénidjétsi*, les Tchilinguirian, les Yeghiazarian, les Garabédian, les Hazarossian, le parrain de mariage d'Anahid et André, ainsi que d'autres familles attirées dans cette ville par les différents établissements de confection textile et industriels.

Une nouvelle vie commence

Anna s'établit ainsi en 1950 dans l'appartement familial des Kouyoumdjian. André était tailleur pour la maison Dagnaud et travaillait aux pièces à domicile, un travail sous-payé, qu'il mettait un soin méticuleux à accomplir, le jour et bien souvent la nuit ; Anna l'aidait aussi dans ses travaux d'aiguille. Une nouvelle vie commençait pour eux, partagés entre l'éducation de leurs garçons, Christian et Jean-Noël, nés en 1954 et 1958, et la conduite du ménage. Leur vie à tous deux était désormais à Villefranche-sur-Saône, mais tout en conservant des liens indéfectibles avec leur famille.



La famille en vacances

Rosette s'était installée à Lyon, après son mariage avec Assadour Basmadjian, dont la famille était originaire de Seleuz, un autre village de la région de Brousse. Plus tard, de leur union étaient nés Michel et Pascal, en 1953 et 1956. Jacques et grand-mère Mariam s'étaient établis

pour leur part à Jassans, près de Villefranche, de l'autre côté de la Saône. Jacques s'était aussi marié et avait eu une fille Annie en 1957 ; ensuite, après son divorce, il allait rencontrer Andrée Civier, avec qui il partagerait sa vie.



Le mariage de Rosette et Assadour

De son côté, Nahabed, après un premier mariage malheureux, s'était remarié avec Méliné, venue d'Istanbul ; le couple avait eu une fille unique Françoise Zarouhi, en 1959.



Méliné et Nahabed, avec Aristakès et Markrid

Entre Lyon et Villefranche

Entre Lyon et Villefranche, la distance n'était pas grande et fut bien souvent franchie dans un sens et dans l'autre. Les rendez-vous familiaux se succédaient chaque dimanche, et au moment des fêtes, pour Pâques, Noël, le Nouvel An, etc. On se retrouvait alors pour d'authentiques moments de réjouissance ; c'était une joie et une exigence pour Anna que

toute la famille se réunisse pour de grandes occasions, notamment pour les baptêmes et premières communions. Il y eut malheureusement des deuils très douloureux : sa maman Markrid en 1961, puis sa belle-sœur Armenouhi en 1966, à la suite d'un infarctus du myocarde. Anna a toujours été aux côtés de ses frères, dans les moments difficiles, et elle aida de son mieux Hovsep et son neveu Robert dans cette épreuve. Hovsep avait maintenant beaucoup de mal à s'occuper de son père, car il devait aussi tenir son salon de coiffure. Aussi Aristakès a été accueilli à bras ouvert dans le logement de la famille à Villefranche.



*Une réunion de famille à Jassans,
André, Aristakès, Mariam, Méliné, Nahabed, Markrid*



Aristakès et Markrid posent avec Christian et Jean Noël

Grand-père à la maison

Tout s'organisa pour le mieux dans la maison, Anna et André laissait leur chambre à coucher pour un canapé-lit ; dans la chambre des enfants, le « *pépé* » comme nous l'appelions, s'installait à la fenêtre pendant la journée, pour observer le va-et-vient de la rue et du café d'en-face. Plusieurs heures par jour, il chantait des chants traditionnels en s'accompagnant au violon, c'était un musicien dans l'âme. Nous jouions souvent aux cartes, à la belote, et c'était

un joueur qui n'aimait pas perdre une partie. « *Le jeu c'est le jeu, disait-il, il n'y a pas d'enfants qui tiennent dans le jeu.* ». Nous les enfants, nous comprenions l'arménien, mais nous ne savions pas le parler, ce qui compliquait nos rapports avec notre grand-père, car il connaissait très mal le français. Mais cela n'empêchait pas que nous nous entendions très bien, surtout lorsque nous l'aidions à enfiler les cordes de son violon. La présence de notre grand-père Aristakès nous a transformés, il a constitué le lien qui nous a reliés à notre histoire et à notre langue arménienne. Sa disparition en 1975 a laissé un grand vide dans la maison.



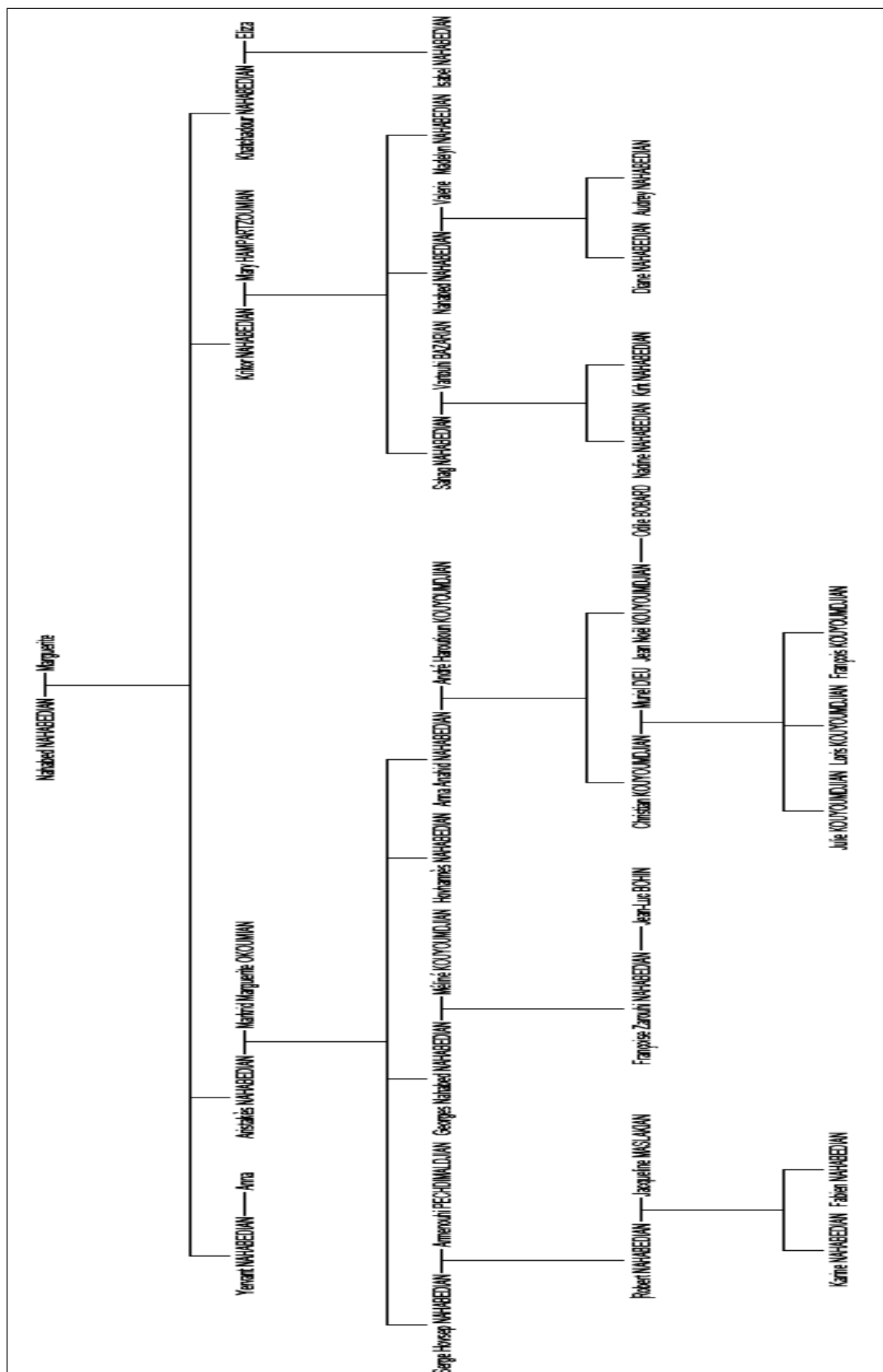
Aristakès avec ses quatre petits-enfants, Robert, Françoise, Christian et Jean Noël - et grand-mère Mariam

Chaque fois que nous rendions visite à notre grand-mère Mariam, à Lyon, nous recevions tout l'amour qu'une grand-mère puisse donner à ses petits-enfants. C'était aussi une femme pleine de la plus grande dévotion pour l'Eglise arménienne, dont la vie s'écoulait au rythme des prières quotidiennes. Les drames et les deuils du passé l'avaient marquée. Malade sur la fin de sa vie, elle était soignée dans une maison pour personnes âgées, à Albigny-sur-Saône, quand elle nous a quittés en 1988.

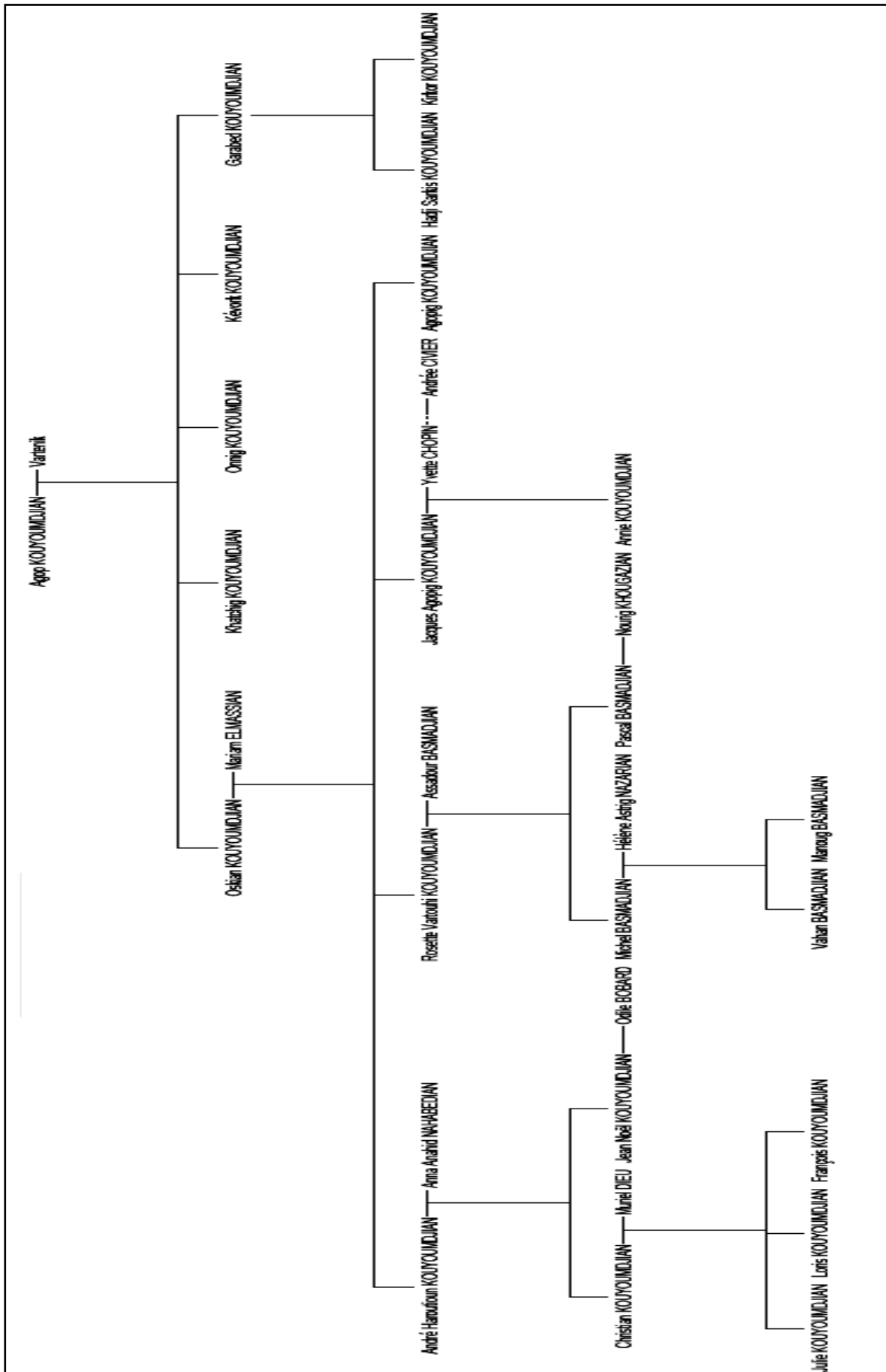
Une histoire s'achève, d'autres se poursuivent

La vie de la famille s'est poursuivie, de nouveaux liens matrimoniaux, de nouvelles alliances familiales se sont noués. Mais une histoire s'est achevée avec la disparition de nos grands-parents, puis d'André en 1991 et d'Anna en 2008. Ce sont eux qui ont parcouru le chemin difficile du Génocide et de l'exil, qui ont travaillé pour construire leur foyer en France, et qui nous ont conduits là où nous sommes aujourd'hui. Une autre histoire se poursuit maintenant, dont les chemins sont moins périlleux, mais qui n'aura de sens qu'en conservant la mémoire de ceux qui nous ont précédés.

Arbre généalogique de la famille Nahabédian



Arbre généalogique de la famille Kouyoumdjian



SOMMAIRE

<i>Une histoire partagée</i>	5
Première partie : de Hussénig à Lyon	5
Le village natal d'Anna	5
L'arrière-grand-mère : installation à Hussénig	6
Le mariage de Mariam	7
La mort de grand-père Hovhannès : départ de Morénig	9
La famille s'agrandit : la vie à Hussénig	10
La famille Nahabédian : d'Istanbul à Hussénig	11
L'installation à Hussénig : le mariage d'Aristakès	12
La vie en famille à Hussénig	13
Hovsep et Hovhannès, deux frères	14
Le fils de la voisine	15
Aristakès au service militaire	15
La cécité de Markrid	16
Le départ des frères pour l'Amérique	17
A l'approche de la guerre	18
1915 : Aristakès en prison	18
Déportation et massacres	19
Au « Château rouge »	19
La famille est sauvée	20
Retour au foyer	20
La naissance d'Anahid	21
La traversée des montagnes	22
La vie en Syrie	23
Deux cousines égarées	24
Départ pour la France	24
Vers Terrenoire	26
Contrats de travail	27
L'installation à Lyon	27
La vie rue Rabelais	28
Grand-mère Mariam nous quitte	28
La famille au travail	29
L'entraide en des temps difficiles	30
Anna à l'école	31
Le frère aîné se distingue	32
Les trois orphelines	32
Les fiançailles de Hovsep	32
Le lapin de la discorde	33
Nigoghos recherche une fiancée	33
Nigoghos et les trois sœurs	33
Le mariage de Hovsep et l'installation rue Bossuet	34
Anna à l'ouvrage	35
Anna militante à la JOC	35
La famille confrontée à la guerre	36
Cousine Vartouhi à Marseille	36
Mahmoud et Vartouhi	37
Vartouhi retrouve sa famille	37
La disparition de Mahmoud et Vartouhi	38
Les Nahabédian des Etats-Unis	39
L'oncle d'Amérique disparaît	40
Anna rencontre son futur mari	41

Seconde partie : de Yénidjé à Villefranche-sur-Saône	43
Le village natal d'André	43
La fratrie des Kouyoumdjian	43
La guerre des Balkans	44
Un innocent en prison	44
Les jours terribles de 1915	45
L'exil vers la Grèce	45
Réfugiés en Grèce	46
De Marseille à Les Vans	47
Apprenti tailleur à Clamart	49
Retour à Les Vans	49
L'installation à Villefranche-sur-Saône	51
Une nouvelle vie commence	51
Entre Lyon et Villefranche	52
Grand-père à la maison	53
Une histoire s'achève, d'autres se poursuivent	54
Arbre généalogique de la famille Nahabédian	55
Arbre généalogique de la famille Kouyoumdjian	56
Arbre généalogique de la famille Elmassian	57